

JOURNAL DES DEMOISELLES.



Instruction.

Hygiène

DE LA BOUCHE.

Les dents sont de petits corps durs, implantés dans les mâchoires; elles servent à triturer les aliments.

Elles sont composées de trois parties distinctes: l'émail, qui en revêt la couronne; la partie osseuse, qui constitue la base; et une partie molle qui en remplit la cavité creusée dans son épaisseur, et à laquelle on a donné le nom de pulpe ou de nerf dentaire.

Quand la première dentition est terminée chez l'enfant, ses dents sont au nombre de vingt; chaque mâchoire en a dix, qui sont: quatre incisives, deux canines et quatre molaires. On les a désignées sous le nom de *temporaires*, de *caduques*, pour indiquer leur existence passagère. Celles qui doivent leur succéder ont été, par un motif contraire, appelées *permanentes*.

Une denture complète, chez l'adulte, est composée de trente-deux dents, seize à

chaque mâchoire; huit se trouvent placées, tant en haut qu'en bas, de chaque côté de la ligne médiane. Elles sont disposées sur les arcades alvéolaires, de manière à se correspondre quand les mâchoires sont rapprochées; et elles se touchent par leurs côtés correspondans, ce qui forme un caractère distinctif de la denture de l'homme. On les divise en trois classes: en incisives, en canines, en petites et grosses molaires. La forme de ces dents fournit la preuve la plus évidente que, par son organisation, l'homme est destiné à se nourrir de toute espèce de substances, soit végétales, soit animales.

Les incisives, placées en avant, au nombre de huit, sont propres à couper, comme des lames de ciseaux, les substances soumises à la mastication. Les dents canines, au nombre de quatre, pointues comme celles des animaux carnivores, peuvent pénétrer et déchirer les parties les plus fibreuses et les plus dures des substances animales. Les dents molaires, au nombre de vingt, huit petites et douze grosses, sont à la fois aplaties à leur couronne et munies de tubercules comme celles des herbivores. Les quatre dernières de ces molaires ont reçu le nom de *dents de sagesse*, sans doute parce qu'elles ne se montrent ordinairement sur le bord alvéolaire que de dix-huit à vingt-cinq ans, souvent plus tard, et quelquefois même à un âge très-avancé.

Si l'on réfléchit sur l'utilité des dents, on concevra facilement que les hommes ont dû, de tous les temps, s'occuper de leur conservation. L'histoire nous apprend que les Hébreux y attachaient tant de prix, que celui qui, par quelques sévices, en détruisait une à son prochain, encourrait la peine du talion. Elle rapporte aussi qu'il était défendu jadis à un Musulman de se faire ôter une dent sans en avoir obtenu la permission de l'autorité.

Nuls de nos organes ne sont plus exposés à éprouver des affections morbides, soit par leur position, leur usage, soit par leur organisation intime. L'impression du chaud, du froid, les chocs, l'usure, sont autant de causes qui tendent continuellement à les détruire. Peut-être que les souffrances dont ces organes sont si souvent le siège, étant les premières que l'humanité ait éprouvées, sont aussi celles contre lesquelles on a dû chercher les premiers remèdes.

Les dents peuvent être envisagées sous le triple rapport de la santé, de la physionomie et de la prononciation. En effet, qui peut révoquer en doute les avantages d'une bonne mastication? Qui ignore leur influence dans l'articulation des mots et la modification des sons? Et qui ne regarde pas une jolie denture comme l'ornement le plus gracieux du visage? Cependant l'opinion des hommes a beaucoup varié sur les caractères de la beauté des dents. Quelques peuplades de la Guinée les taillent en dents de loup; les naturels du Pérou et de la Nouvelle-Hollande estiment infiniment la privation d'une incisive; cette mutilation se pratique également dans le royaume du Congo. Les Japonais, dit-on, passent plusieurs jours sans manger, pour laisser agir la teinture dont ils les colorent. On peut ajouter à ces coutumes bizarres celle des dames chinoises, qui mâchent continuellement du bétel pour leur donner une teinte rouge. Ces opinions, purement conventionnelles sur leur beauté, doivent

souvent changer avec les modes et les usages qui se perdent peu à peu; mais les progrès de la philosophie, dans le monde civilisé, semblent avoir définitivement fixé l'homme sur leurs perfections naturelles; dès lors il a porté tous ses soins à favoriser le développement régulier de la denture, à remédier à ses déviations et à en réparer les ravages.

D'après ce qu'en dit Hérodote, le plus ancien historien grec dont les ouvrages nous soient parvenus, les Égyptiens avaient des prêtres-médecins, dont quelques-uns se livraient d'une manière particulière aux maladies des dents. L'art de les remplacer était connu dès les plus beaux jours de l'ancienne Rome; et les ligatures en or, pour les fixer, étaient mises en usage du temps d'Hippocrate et de Celse. L'eau n'était pas non plus la seule chose employée pour entretenir la propreté de la bouche; on faisait usage de dentifrices composés de poudres et de parfums. Au rapport de Strabon et de Diodore de Sicile, les coquettes de la Grèce, quand elles ne riaient pas, avaient coutume de tenir une petite branche de myrte entre leurs dents, pour avoir un prétexte d'en faire admirer la beauté. Mais que les personnes qui sont mal dentées ne renoncent pas à plaire: l'art viendra tout réparer; et, sous la main d'un artiste habile, renaîtront, suivant l'expression de Lucien, ces belles rangées de perles dont elles se croyaient privées sans retour.

La physionomie est le transparent vivant de l'ame; c'est la physionomie qui nous séduit d'abord ou qui nous inspire l'aversion; c'est sur elle que viennent se peindre la générosité, la grandeur, la dignité, et la bonté qui attire tous les cœurs: la bouche en est souvent le siège par excellence: combien de personnes engagées pour la vie dans des nœuds indissolubles par la seule puissance d'un sourire! Quelle aimable et flatteuse impression ne produit pas sur nous le charme d'une bouche garnie de jolies dents, bien rangées,

dont les gencives sont fraîches et vermeilles! Le chant harmonieux qu'elle laisse échapper, et, par-dessus tout, l'éloquence dont la puissance augmente par une prononciation franche et nette, tant et de si charmans avantages, dont le résultat est incalculable, n'existent cependant et ne peuvent se maintenir que par la présence de l'organe qui nous occupe; car la beauté est une, et les peuples civilisés, les nations chez qui la culture des arts, le perfectionnement du goût ont produit un sentiment délicat et profond du beau, n'ont pas plus varié sur ce qui constitue en général la beauté et l'agrément de la physionomie que sur le genre de soins dont la bouche est plus particulièrement susceptible. Les Juifs, qui n'ont rien changé à leurs anciens usages, passent tous les matins de l'eau dans leur bouche pour obéir à un précepte religieux. Il y a deux mille ans, comme aujourd'hui, des dents noires, sales, une haleine infecte étaient des motifs d'éloignement. Il y a deux mille ans, comme aujourd'hui, une haleine pure, des dents blanches, régulièrement rangées, couronnées de gencives fraîches et roses, étaient l'objet d'un véritable culte, et le plus vanté des attraits: « Vos dents, disait Salomon à la jeune reine de Saba, sont comme un troupeau de brebis nouvellement tondues qui sortent du bain; et vos lèvres, ajoutait-il, représentent une bandelette de pourpre. » L'auteur du Génie du Christianisme nous apprend que la bouche d'Atala était « comme un coquillage rose, garni de perles. » Et J.-J. Rousseau appréciait bien les avantages d'une jolie bouche quand il disait qu'une femme n'était jamais laide avec de jolies dents.

Mais, il faut le dire, en France, et particulièrement à Paris, mieux qu'autrefois, on commence à comprendre le prix de ces organes et l'importance qu'il faut attacher à leur conservation. C'est aux femmes, plus spécialement destinées à plaire par les grâces extérieures, qu'il

faut surtout conseiller des soins dont l'absence serait impardonnable, et de confier à l'art prudent, la surveillance de si précieux attraits; car ce n'est peut-être pas à la première jeunesse qu'il est le plus nécessaire! Et ces charmes que j'ai décrits, ces avantages qu'une femme en recueille, ils ne sont pas le partage d'un seul âge et le cortège obligé de seize ans: plaire et toujours plaire, c'est, à toutes les époques de la vie, le sort et le vœu d'un sexe qui commence par là sa victoire et l'achève par des vertus! Qui n'aime à retrouver dans la mère de famille, dans l'épouse qui a vieilli, cet aimable soin d'elle-même? Cet art, auquel elle devra recourir, déguise les ravages du temps, conserve à la voix cet accent harmonieux qui est un charme durable, et corrige l'impression pénible que laisse l'aspect de la vieillesse ou de précoces infirmités.

Les maladies des dents, examinées sous le rapport de la santé en général, forment une branche de la médecine que l'on a jusqu'ici peut-être trop négligée. Combien d'affections, en effet, dont on cherche en vain la cause, et qui n'en ont pas d'autre que la carie d'une dent! Tous les jours on rencontre des migraines rebelles, des maux d'oreilles, des névralgies qui, après avoir épuisé le formulaire du médecin, guérissent parce qu'on s'est avisé de faire ouvrir la bouche où se trouvait une ou plusieurs dents gâtées, ou quelques vieilles racines oubliées depuis long-temps. Des fluxions répétées, des érysipèles, des abcès n'ont souvent pas d'autres causes. Les dents cassées inégalement exorcent quelquefois la langue, et peuvent y déterminer des ulcérations très-douloureuses. Le tartre a non seulement l'inconvénient de donner un aspect hideux aux dents, mais encore d'entretenir un gonflement des gencives. Ce corps étranger, accumulé sur les dents, finit par s'interposer entre elles et l'alvéole; les gencives se boursoufflent, deviennent molles, saignantes et humides.

Arrivées à ce degré, les dents alors deviennent vacillantes, et produisent, dans toute la bouche, les sensations les plus douloureuses. Les fonctions de l'estomac ne sont pas à l'abri de l'action malfaisante de ces causes; la carie réunie à ces corps étrangers active continuellement plus ou moins la sécrétion et l'excrétion des humeurs de la bouche, mais ordinairement d'une manière remarquable. Il est probable que cette grande quantité de salive, mal élaborée, mêlée à la matière fétide qui s'échappe des cavités que présentent les dents cariées, acquiert des propriétés irritantes qui ne peuvent manquer de s'exercer sur le ventricule et les autres organes que parcourent les alimens. L'altération de ces liquides et le défaut d'une mastication convenable donnent lieu à de mauvaises digestions, et prédisposent nécessairement à toutes les maladies qui se rattachent au trouble des fonctions importantes de l'estomac.

Nous allons donner ici quelques préceptes sur les soins journaliers qu'il est essentiel de donner à la bouche.

« Celui qui n'a pas soin de ses dents, dit Lavater, trahit par cette négligence des sentimens ignobles. »

Les dents de lait des enfans réclament, en général, peu de frais de propreté. Il ne faudrait recourir aux moyens mécaniques que pour enlever le tartre dont elles se couvrent quelquefois, et qui engorgent les gencives.

C'est particulièrement à l'époque de la deuxième dentition qu'on doit commencer à habituer les enfans à porter eux-mêmes des soins à cet organe précieux dont la destruction sans retour tient si souvent à la négligence. A cet âge, il leur suffit d'y passer de l'eau pure, avec une brosse douce, deux ou trois fois dans la semaine. Jedois faire remarquer que les simples frottemens qu'on exerce avec le doigt, une serviette ou une éponge, ne suffisent pas, et peuvent même devenir nuisibles, en refoulant sous la gencive les corps étran-

gers qui pourraient se trouver sur les dents; à cet âge et plus tard, lorsque le tartre se présente en abondance, on devra réclamer les soins de l'homme de l'art; mais l'usage journalier que l'on fait de la brosse, à laquelle on ajoute de temps en temps une poudre dentifrice, s'oppose jusqu'à un certain point à l'accumulation du tartre.

Les lotions d'eau froide sur la tête, l'habitation des pays marécageux, des appartemens humides, sont nuisibles aux dents; leurs maladies et leur perte n'ont souvent reconnu que ces causes. Éviter également de prendre des boissons froides après des alimens chauds, et *vice versa*.

Avoir soin de tenir son mouchoir sur sa bouche l'en sortant, en hiver, d'un salon dont la température est très-élevée. Cette recommandation s'adresse particulièrement aux personnes qui ont la lèvre supérieure un peu courte. J'ai été à même de remarquer que ce vice de conformation contribuait souvent à la carie des dents antérieures.

Ne pas casser des corps trop durs, éviter les chocs et les percussions; ne pas faire de ses mâchoires un tire-bouchon ni un étai.

Les dames, quand elles cousent, ont assez la mauvaise habitude de couper leur fil avec les dents: il en résulte, à la longue, une difformité très-apparente.

Ne pas laisser séjourner d'alimens entre les dents et dans les cavités qu'elles pourraient présenter; la putréfaction qui en résulte donne une mauvaise odeur à l'haleine et vicie la salive; il est donc essentiel de se passer de l'eau dans la bouche après les repas, et de faire quelquefois usage de la brosse ou même d'un cure-dent.

Se garder de faire abus de poudres dentifrices, surtout de celles qui sont rudes et acides; elles ont la funeste propriété d'user et de détruire l'émail.

Enfin se faire visiter de temps en temps

la bouche par un dentiste instruit et expérimenté.

Les personnes dont l'haleine est désagréable doivent plus que toutes les autres se donner les soins que nous avons prescrits. Cette infirmité, qui diffère de celle produite par la mauvaise odeur des dents gâtées, est quelquefois attribuée par le vulgaire à des émanations de l'estomac, et on la croit alors incurable. Ces deux opinions sont heureusement erronées : on peut toujours la combattre avec efficacité.

Les divers poudres, opiat, élixirs dont on peut se servir comme dentifrices, doivent être prescrits à chacun selon l'état où se trouvent ses dents et ses gencives, l'espèce de carie et de maladies qui les affectent : c'est au dentiste-médecin à juger ce qu'il convient de faire. C'est pour cette raison que nous nous abstenons de donner ici, comme nous en avons eu d'abord l'intention, quelques formules. Il en est de même des liqueurs odontalgiques qui calment les douleurs des uns et exaltent celles des autres.

Que dire également de ces amulettes que les bonnes femmes portent sur elles pour se préserver du mal de dents ? leur bouche dégarnie annonce assez l'efficacité de ces colliers, de ces sachets de différentes substances inertes, que l'on met aussi autour du cou des enfans pour éviter les accidens de la dentition. Que l'ignorance crédule accueille ces prétendus préservatifs, on le conçoit aisément ; mais on aurait le droit de s'étonner si l'on rencontrait des personnes instruites, des mères de famille bien élevées, qui se reposassent sur des niaiseries semblables : sécurité vraiment dangereuse, qui pourrait leur faire négliger de recourir à des moyens salutaires ?

ALPHONSE TOIRAC,
Docteur-Médecin-Dentiste.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

La Minéralogie des gens du monde, par
M. Reynaud, ingénieur des mines.
1 vol. in-12. Chez Moutardier.

Une science mise à la portée des gens du monde abdique par ce seul fait son titre ; car elle renonce à fouiller dans l'origine des choses aussi bien qu'à pousser jusqu'à leur dernière application les principes établis. Ainsi donc la minéralogie que je vous annonce se borne à rapporter un certain nombre de faits curieux, propres, comme le dit l'auteur, à combattre notre ingratitude envers les pierres, que des gens irréfléchis et chagrins croient placées sur la terre tout exprès pour leur rompre le cou.

Le premier service que nous rendent les pierres, c'est de former la croûte solide du globe ; elles supportent la terre végétale sur laquelle nous sommes établis avec nos forêts, nos maisons et nos monumens ; elles contiennent les eaux de l'Océan, au fond duquel on les retrouve ; et, vous le dirai-je ? nos fleuves, nos sources si limpides, ces vastes mers qui portent nos vaisseaux, sont encore des pierres ! Ainsi ces minéraux sont partout ; mais ils ne se montrent au jour que disséminés çà et là, soit en écueils sortant du sein des flots, soit en montagnes perçant la croûte épaisse de la terre végétale. M. Reynaud suppose que l'écorce pierreuse dont est enveloppé le noyau du globe, noyau encore inconnu à la science, doit être d'une épaisseur au

moins égale à la saillie des plus hautes montagnes.

C'est au sein de ces roches, placées au plus profond du globe, que se trouvent les cristallisations que nous nommons pierres précieuses. Elles y sont agglomérées en blocs énormes. Il n'a pas encore été donné à la puissance humaine de les arracher aux entrailles de la terre qui les renferment; nous nous sommes bornés jusqu'ici à recueillir soigneusement, et à grands frais, les parcelles qui arrivent en quelque sorte à notre portée, soit mélangées à la terre avec des fragmens de roches brisées, soit entraînées dans le lit de certaines rivières. Long-temps on a cru que l'Orient avait le privilège de ces brillantes productions; maintenant on sait qu'elles existent dans toutes les parties du monde; seulement elles ne se sont pas encore manifestées dans nos contrées hyperboréennes.

Le diamant, la pierre précieuse par excellence, n'est autre que du charbon pur. La science est parvenue à le rendre à son état primitif, et, chose étrange, sans rien lui faire perdre de son poids. Malheureusement, on n'a pas aussi bien réussi dans les tentatives pour transformer le charbon en diamant.

M. Reynaud consacre les deux premiers chapitres de son ouvrage à la définition de la pierre et même de l'argile.

« L'argile? dites-vous, ah! je le connais. » Point du tout. Vous vous le représentez sous la forme du vase dans lequel Fabricius, ce Romain, modèle de sobriété, faisait cuire ses raves, tandis que l'argile est une roche très-dure, l'un des calculs pierreux les plus profonds du globe; et ce n'est que pulvérisé, réduit à l'état de terre, qu'il monte à la surface et sert à fabriquer la poterie. Il en est de même du sable, composé du broiement de diverses roches. Le sable, si contraire à la végétation, mais si précieux pour l'industrie, est employé dans la composition du mortier indispensable pour consolider nos édifi-

ces, à la fabrication de toutes espèces de glaces, de cristaux et de verres, enfin à celle de la fonte.

Creusons maintenant la terre, et voyons, en suivant M. Reynaud, quel usage l'homme a fait et fait encore des trésors qu'elle renferme. Le granit est une des pierres les plus dures: de là vient la difficulté que l'on trouve à le tailler et à le polir; mais aussi sa solidité donne une idée de l'éternité, ou du moins confond notre intelligence bornée; et peut-être serions-nous plus fondés à nous écrier: « De mémoire d'hommes on n'a pas vu de granit s'altérer! » que ces fleurs auxquelles Florian faisait dire: « De mémoire de roses, on n'a pas vu mourir de jardinier! »

Le granit abonde dans la composition du globe; des portions entières de notre France reposent sur la roche granitique; tels sont le Limousin, la Bretagne, la Haute-Auvergne; les Alpes, les Vosges, les Pyrénées, sont aussi des massifs de granit.

Le plus beau granit est le granit rouge, que l'on trouve en Égypte, près de la première cataracte.

Quand il est bien poli, on dirait un assemblage de pierres précieuses. La colonne de Pompée, les aiguilles de Cléopâtre, les obélisques de Louqsor sont de ce granit.

Nous en possédons en France de fort beaux; celui de Corse, dont est formé le soubassement de la Colonne de la place Vendôme, est d'un gris vert, semé de taches noires et blanches; son poli est magnifique. Le piédestal destiné à recevoir l'obélisque de Louqsor est en granit de Bretagne gris, piqué de rose.

M. Reynaud place le porphyre, le basalte, les laves anciennes, immédiatement après le granit; car ils procèdent de la plus grande profondeur connue en remontant à la surface. Viennent ensuite les pierres calcaires de différentes sortes, à commencer par le marbre, la pierre de taille, le moellon, etc.

Vous ne serez pas fâchées d'apprendre que ce marbre lamachelle, vulgairement appelé *granit*, à cause de ses nombreuses taches, et que l'on emploie volontiers dans nos ameublemens, est pétri de coquilles. Tous ces points blancs, dans lesquels vous avez, aussi bien que moi, cherché à compléter des figures bizarres, sont des fragmens d'animaux marins. Ces polypiers, ces madrépores entassés pêle-mêle dans la pierre, ont amené les hommes à créer une science nouvelle, science terrible, impuissante, insoluble comme la science de Faust; la géologie enfin, qui aspire à pénétrer le secret de la Création.

Il serait trop long de vous énumérer nos trésors minéralogiques. La terre est aussi riche à l'intérieur qu'à l'extérieur, et dessous, de même que dessus, les productions les moins brillantes sont aussi les plus utiles. Les pierres à chaux, les pierres à plâtre, le sable rendent de plus grands services que l'or et les diamans. Les houillères de Newcastle, de Mons, de Saint-Étienne et d'Anzin sont plus productives que les mines d'argent du Sud.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC,

Les *Oiseaux de passage*, que nous vous avons déjà annoncés, sont, par malheur, arrivés trop tard pour que nous ayons le temps de vous en rendre compte. Ce beau volume de poésies qui se trouve chez Moutardier, est orné de clichés et de gravures, et réunit ce que l'on peut désirer d'élégant et de gracieux pour étrennes. Tout ce que je saurai vous dire, mesdemoiselles, c'est que les *Oiseaux de passage* de M^{me} Anaïs Ségalas sont des oiseaux de paradis, des *aigles* et des *rossignols*, et que, sans mentir, leur *ramage* se rapportant à leur *plumage*, ils seront les *phénix des hôtes de ces bois*.

J. J.

Littérature étrangère.

Jérôme Tartarotti, né à Roveredo en 1706, reçut sa première éducation sous les yeux de ses parens, et fut envoyé en 1725 à l'université de Padoue, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs. Il fonda un cercle, dont les membres *Dodonei* contribuèrent à répandre l'amour des bonnes études dans cette extrémité de l'Italie. Tartarotti y prit le nom de *Selvaggio*, qui parut former une antithèse bizarre avec les efforts qu'on lui voyait faire pour civiliser ses compatriotes. De tous ses écrits, le plus connu est l'ouvrage sur le sabbat, dont il se proposa de dévoiler l'imposture. En compulsant les archives du moyen âge, Tartarotti trouva dans l'ouvrage d'un prélat du dixième siècle, un passage où il est question de certaines femmes, qui se vantaient d'entreprendre de longs voyages nocturnes sur des animaux, pour assister à des réunions nombreuses présidées par Diane. Cette fable se propagea en Italie, en Portugal, en Espagne, en France et en Allemagne surtout, où la plupart des savans, convaincus de l'existence des sorcières, approuvaient les rigueurs avec lesquelles elles étaient condamnées par les lois. L'Allemagne est en effet le dernier pays de l'Europe où les magistrats aient osé prononcer la peine de mort contre ce crime imaginaire, et Tartarotti aurait en cela bien mérité de l'humanité, si, par une inconséquence inexplicable, il n'eût pas cru à la magie.

Tartarotti avait formé une nombreuse bibliothèque, dont il disposa en faveur de l'hôpital de Roveredo. Ses compatriotes reconnaissans ont placé son buste dans une des salles de leur hôtel-de-ville.

FRAGMENT ITALIEN.

LA SPERANZA ED IL POSSESSO.

Fra me talora io dico : O lusinghiera
Stagion, che vesti di novel colore
Le piagge, or quando a rallegrare il core
Ritornerei di chi in te fida e spera?

Ritorna alfin la vaga primavera,
E rende al mondo il suo perduto onore ;
La dolce aura gentil desta ogni fiore :
D'amor parla ogni angel, parla ogni fiera.

Ma l'egro spirito che non mai perfetta
Gioja gustò, da mille cure oppresso,
Non bada, et passa intanto il ben che aspetta.

Così quel che lontan bramo, dappresso
Nol sento appena : e più mi piace alletta
La speranza del ben, che il ben istesso.

TARTAROTTI.

L'ESPÉRANCE ET LA POSSESSION.

Souvent à part moi je me dis : O séduisante saison
qui revêts les côteaux de nouvelles couleurs, quand
donc reviendras-tu réjouir le cœur de celui qui en
toi se fie et espère ? Le beau printemps revient
enfin, il rend à la nature sa splendeur perdue ;
un doux et gracieux zéphyr agite toutes les fleurs :
les petits oiseaux et les bêtes féroces parlent d'a-
mour ; mais l'âme aigrie, qui, opprimée par mille
soins, n'a jamais goûté de joie parfaite, perd l'oc-
casion d'être heureuse, et tandis qu'elle attend le
bonheur.... le bonheur passe.

Ainsi ce que je désire ardemment quand il est
loin de moi, de près je le sens à peine : et plus
me plaît et m'attire l'espérance d'un bien que ce
bien lui-même.

Mlle F. R.

Éducation.

LES

Aventures d'Ivonnette,

LÉGENDE

IMITÉE DU BAS-BRETON.

Il y a bien long — temps, bien long-
temps que vivait à Saint-Nalff la femme
d'un pêcheur nommée Catherine. Dieu
avait déjà donné à cette femme six garçons
ayant le teint blanc et rose, les yeux bleus
et doux comme les *Jeannettes* des bords
des ruisseaux : leur corps massif se dé-
veloppait à plaisir sous les chauds rayons
du soleil, aux fraîches brises de la mer ;
et, grâce à la protection de saint Bieuzy,
à la chasse duquel Catherine brûlait un
cierge à chaque grossesse, leur esprit
était sans malice, aussi bien que celui de
leur père.

Catherine venait à peine de sevrer son
sixième fils, qu'il lui fallut entreprendre
un septième pèlerinage. Cette fois la femme
du pêcheur mit au monde une fille pas
beaucoup plus grosse et aussi éveillée
qu'une souris : d'abord la mère n'y fit pas
attention et commença à l'allaiter ; mais
la petite avait beau téter, elle ne prenait
pas une once de poids. Catherine, inquiète,
consacra l'enfant à la Sainte-Vierge ; la
reine du ciel n'accepta pas l'offrande, car
la petite ne grandit pas. Quand vint le
pardon de saint Bieuzy (on nomme ainsi en
Bretagne les fêtes des saints, parce qu'on
y gagne des indulgences), quand vint le
pardon, Catherine enveloppa sa fille dans
ses plus beaux atours, la porta à l'encontre
de la chässe pour lui faire toucher les os
du saint qui donne de la vigueur, de la
santé à la population de Saint-Nalff. « Qu'est
cela, Catherine ? demanda le curé en voyant
un si petit maillot au bras de cette robuste
femme. — C'est ma fille, monsieur le curé.
— Hum ! » fit le prêtre, et ce *hum* donna
beaucoup à penser à Catherine, car mon-
sieur le curé de Saint-Bieuzy était un
homme bien savant, et qui connaissait
toutes les ruses de l'esprit malin.

L'été se passa. C'était merveille de voir que le temps avait beau marcher, la petite fille ne grandissait pas ; mais en revanche elle distinguait son père de sa mère, sa mère de ses frères, bondissait à la vue de l'écuelle pleine de bouillie, et, si on lui donnait un morceau de galette, elle le portait tout droit à sa bouche, sans tâtonner ni à droite ni à gauche, vers l'oreille. Quand l'aïeule de Catherine voyait cela, elle levait les yeux au ciel en disant : « Fille ! à trois ans tu n'en savais pas autant, et pourtant, Catherine, tu as plus de malice que ne peut en désirer une chrétienne ! »

Après l'été, l'automne vint, puis l'hiver, qui jeta par terre les dernières feuilles qui tenaient aux arbres. Un soir que le vent et la pluie battaient avec violence les murs de la cabane du pêcheur, Catherine dit à son mari assis près d'elle au coin du feu : « Par sainte Anne, mon homme, cette fille n'est pas notre enfant ; elle a bien trop de petitesse de corps et de finesse d'esprit pour cela. » Le mari ôta sa pipe de sa bouche, étendit ses grosses mains devant le feu, cracha dans les cendres, fit entendre un grognement sourd : c'était ainsi qu'il répondait ; Catherine continua : « Il me souvient que pendant que j'étais encore tout étourdie du bateau, Suzanne, qui me gardait, posa la petite sur le pied de mon lit et me laissa seule ; j'ai peut-être dormi pendant son absence, et une fée sera venue m'enlever mon bel enfant pour me donner à la place sa maligne *Poulpiquette*. »

C'est une croyance établie en Basse-Bretagne que les fées profitent de la négligence des gardes des femmes en couches et de celle des nourrices pour enlever les enfans des hommes et leur substituer les leurs, qu'il faut allaiter pendant cent ans et plus, avant qu'ils aient pris toute leur croissance.

Le pêcheur tourna tristement les yeux vers sa femme ; Catherine répondit à cette réplique habituelle de son mari : « Tu diras tout ce que tu voudras, mais je ne

sais qui me tient de mettre la petite dans mon tablier et de la porter à l'instant à la grotte. » Le mari leva tout-à-fait la tête vers sa femme. « J'en aurai le courage, » dit Catherine avec intrépidité. Le pêcheur baissa trois fois la tête en cadence, comme s'il disait : Bien ! bien ! bien ! puis il se retourna vers le feu, remit sa pipe dans sa bouche, présenta les paumes de ses mains à la flamme : il n'avait plus rien à dire.

Catherine, forte de ce consentement, le plus exprès qu'elle eût jamais reçu de son mari, courut au berceau où dormait la pauvre enfant, la prit doucement sans l'éveiller, et, malgré la tempête, s'achemina vers la grotte des fées. Son cœur battait bien fort, non que la tendresse maternelle plaidât en faveur de l'innocente qu'elle allait perdre, elle se croyait trop sûre d'avoir deviné sa véritable mère ! mais elle avait peur d'être dehors de chez elle à une telle heure et par un pareil temps. Car toujours les ténèbres recèlent d'effroyables mystères, d'inévitables dangers qui attendent les imprudens qu'une témérité impie entraîne le soir loin du foyer domestique.

Catherine trouvait quelque chose de surnaturel dans ces tourbillons de vent humide qui murmuraient autour d'elle. Elle se croyait frappée du souffle des démons ; des voix lamentables murmuraient dans la nuit ; c'étaient sans doute des âmes en peine qui demandaient des prières. La femme du pêcheur n'en refusait à personne. Enfin, tout en récitant des *Pater*, des *Ave*, des oraisons à sa patronne, à saint Bieuzy, à sainte Anne, Catherine avançait à travers l'obscurité. La petite fille, qui ne s'était pas encore réveillée, commença à s'agiter sur le sein de sa mère. Catherine frissonna, car elle aperçut une masse noire et compacte se détacher sur le ciel déjà si rembruni : c'était la grotte des fées !

Ces grottes sont des carrés longs, formés par d'énormes blocs de pierres posées

verticalement; ces blocs se touchent en plusieurs endroits, laissent une ouverture au milieu, et sont recouverts de pierres pareilles couchées horizontalement. Ce sont des monumens druidiques, qui, selon la croyance des paysans bas-bretons, sont habités par les fées.

La femme du pêcheur continua d'avancer en tremblant, battant l'air d'une de ses mains, pour éviter de se heurter, et de l'autre contenant l'enfant, qui pleurait et se débattait de plus en plus. Enfin elle touche la pierre; encore un pas, elle est à l'entrée de la grotte... Sans pitié, sans remords, elle dépose la pauvre innocente sur la terre froide et humide; puis, tremblant de voir les fées accourir aux cris aigus de leur *Poulpiquette*, elle s'enfuit avec la rapidité de la flèche.

Les fées ne vinrent pas; mais au point du jour un laboureur, qui se rendait aux champs, entendit les vagissemens de la pauvre créature abandonnée; il entra dans la grotte, vit la petite fille; elle n'était pas belle, mais elle souffrait! Le bon cœur de Pierre le laboureur en est touché. Il la prend dans ses bras, la baise pour la réchauffer, lui porte aux lèvres sa gourde remplie d'hydromel. La petite fille, saisissant à deux mains le goulot de la gourde, but de si bon courage que Pierre l'aima tout de suite. Pierre laissa ses bœufs abrités contre la grotte et retourna à sa maison porter la petite fille à sa femme. Il avait grande dévotion à sainte Ives, chemin faisant il nomma l'enfant Ivonnette, nom mignard qui lui parut convenir à la délicatesse de ses petits membres. Simonne, la femme de Pierre, avait déjà une nombreuse famille à soigner, des filles, des garçons, de tout... elle eût bien voulu dire, en voyant ce nouvel enfant; « Mais ceci... mais cela... » Pierre fronça le sourcil en homme accoutumé à se faire obéir, et Simonne chanta au marmot en le sautant sur ses bras pour le faire rire.

Avec le temps Pierre s'attachait de plus en plus à sa fille adoptive; non qu'Ivonnette

perdit rien de cette frêle structure et de cette finesse d'esprit qui avaient tué l'amour maternel au cœur de Catherine, mais justement parce qu'elle était mièvre et espiègle autant que faible. Pierre commença par hausser les épaules lorsque ses voisins lui dirent qu'Ivonnette, trouvée dans la grotte des fées, devait être fée elle-même; il rit lorsque sa femme lui répéta; « N'est-il pas surprenant, notre homme, que cette enfant, à peine sortie des langes, ait tant d'esprit? Si une vache s'égare dans les bruyères, c'est Ivonnette qui dit de quel côté elle est passée. Si un de nos enfans est pris en faute, c'est elle qui lui souffle une excuse. Elle lit couramment l'heure au cadran de l'église; elle prédit l'orage aussi bien que les gens d'âge!... Mes enfans sont toujours dupes de cette petite *Poulpiquette*; jamais elle ne manque à tirer la courte-paille, et trouve toujours les bonnes cachettes. »

Certes, Pierre voulait être le maître chez lui; il connaissait mieux que mari en Bretagne les moyens de se faire obéir; mais les discours d'une femme sont comme les gouttes d'eau qui creusent peu à peu le rocher. Peu à peu aussi Pierre souffrit qu'Ivonnette fût moins bien traitée au logis. Par tous les temps, la pauvre petite menait les chèvres paître dans la bruyère, il n'y avait pour elle ni fêtes ni dimanches, ni jours de repos, ni jours de plaisir; ses sœurs d'adoption prenaient seules du bon temps. Jamais, même à Noël, on n'avait vu Simonne tailler en plein drap un vêtement pour la *Poulpiquette*. On diminuait pour elle les corsets et les jupes usées de ses sœurs; et, par les plus grands froids, ses longs cheveux noirs lui servaient de manteau. Quand, au temps de carême-prenant, Simonne faisait des *crêpes* au lait doux pour ses enfans, elle avait bien soin de fermer la porte; alors la pauvre petite, souvent à jeun, voyait à travers les volets les autres danser autour de la poêle, et se délecter ensuite à savourer ce mets cheri des Bretons.

Ivonnette se vengeait par quelque malice de ces mauvais traitemens, ou le plus souvent elle n'en prenait nul souci. Dès l'âge de dix ans, il lui était venu en tête que l'avenir paierait en honneur et en fortune tous les maux du présent; si cet avenir elle l'eût cherché au ciel, c'eût été bien; mais la pauvre enfant ne regardait pas si haut! Assise sur une roche, les mains croisées autour de l'un de ses genoux, elle attachait ses regards perçans sur la forme indécise des hautes tours et des clochers de Cancarneau. Là elle bâtissait des palais, qui étaient bien autre chose que les plus belles maisons du village; elle servait des repas bien meilleurs que ceux dont elle était exclue; voyait des danses et des jeux bien supérieurs aux danses et aux jeux que l'on voyait aux *Pardons*, où l'on ne la menait pas. Oh! si Ivonnette avait dit ses rêves aux gens du village, c'est pour le coup qu'ils auraient proclamé son origine surnaturelle! Ainsi bercée par son imagination, Ivonnette laissait marcher le temps, préférant l'indolente liberté dont elle jouissait en menant ses chèvres dans les bruyères aux tracasseries du ménage; et, si elle passait un seul jour sans voir les tours et les clochers de Cancarneau, devenus ses uniques amis, elle était triste!

Un événement inattendu vint tout-à-coup changer la manière de vivre d'Ivonnette. Pierre était vieux: un dimanche, après le déjeuner, lorsqu'il voulut se lever de sa chaise pour aller à l'église, ses pieds et ses jambes n'avaient plus de mouvement; Pierre voulut crier: « Mon doux Jésus, ayez pitié de moi! » Sa langue ne put articuler qu'un son inintelligible. Le vieux laboureur, dit le clerc de la paroisse pour chercher à expliquer cette effrayante maladie, le vieux laboureur vivait encore par la tête et par le cœur, mais la mort lui avait ôté d'avance le mouvement et la parole pour les donner à quelque âme en peine. Du moment où Ivonnette vit son père adoptif ainsi affligé, elle ne le quitta plus. Elle seule savait le distraire par des

contes qu'elle inventait aussi aisément que la pluie tombe du ciel. Seule aussi, elle savait comprendre les désirs et les besoins qu'il ne pouvait plus exprimer. Cette prescience de cœur, loin de toucher Simonne et ses enfans, les effraya: la femme du laboureur consulta le clerc, qui lui fit faire une ample provision d'eau bénite, et qui força même la mémoire rétive de Simonne à retenir cette formule de conjuration: *Vade retro, Satanas*, afin de forcer la *Poulpiquette* à s'envoler par la cheminée, si le danger devenait trop pressant.

La maladie du vieux Pierre dura juste un an, jour pour jour. Quand la mort fut tout près de lui, le bon laboureur recouvra miraculeusement la parole. « Que vas-tu devenir, pauvre petite? dit-il à Ivonnette, car je vois bien que l'on ne t'aime pas ici. — Ne vous inquiétez pas, mon père: tant que vous vivrez, que m'importent les mauvais traitemens! lorsque j'aurai, après avoir reçu votre bénédiction, fermé vos yeux pour toujours, je marcherai devant moi, du côté de la mer, jusqu'à une grande ville que j'ai vue en faisant paître mes chèvres sur les bruyères: la fortune m'attend là, quelque chose me le dit. — Que Dieu te conduise et te soutienne! Que Dieu soit avec toi, comme la bénédiction de ton père adoptif! Et vous, continua Pierre en s'adressant à sa femme et à ses enfans, vous qui vous tenez là, raides comme les guerriers de Carnac, dites *amen!* ou je vous renie. » Ils murmurèrent alors un *amen*, mais du bout des lèvres seulement. Pierre mourut en bon chrétien peu de temps après cette scène.

Ivonnette, fidèle à son projet, se prépara au départ le jour même des funérailles. Malgré sa mauvaise renommée, que Simonne s'efforçait d'accroître encore, il se trouva des amis du vieux Pierre, qui se cotisèrent pour lui fournir bourdon et pannetière, et, dans la pannetière, un bon pain. Ainsi pourvue, Ivonnette se mit en route la veille de Noël. Bien que sans inquiétude sur son sort, elle ne put pourtant

retenir ses larmes en s'arrachant des lieux où le bon Pierre avait vécu ; jamais elle n'avait aimé que lui ! Voulant assister aux offices de l'une des plus grandes fêtes de l'année, la jeune fille marcha sans s'arrêter jusqu'à Cancarneau, où elle arriva à la nuit ; les cloches appelaient déjà les fidèles à la prière : Ivonnette assista dévotement à tous les offices de la vigile.

Après la messe de minuit, tandis que les habitants de la ville gagnaient à la hâte leurs maisons, où le réveillon et un bon feu les attendaient, Ivonnette se coucha en soupirant sous le porche de l'église, le corps tout frissonnant sous ses jupes usées, n'ayant, comme de coutume, d'autre manteau que ses longs cheveux noirs. Si mal couchée qu'elle fût, elle dormit bien, et s'éveilla le lendemain le cœur léger. A seize ans le chagrin n'est pas tenace ! Le soleil rayonnait déjà à travers les vapeurs du matin, tout annonçait un beau jour d'hiver. Ivonnette regarda autour d'elle, elle était seule encore ; clercs, bourgeois, manans, dormaient bien enfoncés, qui dans la plume, qui dans la paille.

La ville paraissait riche, les maisons étaient bien bâties ; un grand nombre de barques étaient rangées dans le port ; un beau château, ayant de fortes tours et d'épaisses murailles, dominait la ville. « Il fait bon vivre ici, dit Ivonnette, pour les grandes dames de ce pays ! tous leurs désirs sont prévenus, le soin de leur parure est leur seul souci. » En rêvant ainsi, elle mettait le couteau dans son pain noir, car elle n'avait rien mangé depuis la veille. Tout-à-coup trois vieilles pauvresses, paraissant devant elle, lui demandèrent la charité au nom de Jésus-Christ.

« Une chrétienne n'a rien à refuser à qui la sollicite au nom du Sauveur : voilà tout ce que je possède, mes sœurs, partagez entre vous. »

A peine Ivonnette avait-elle dit ces paroles que les pauvresses devinrent trois belles femmes : des auréoles de feu brillaient au-dessus de la tête des deux plus jeunes,

et celle qui se tenait en avant d'un air d'autorité avait comme un soleil qui rayonnait derrière son voile blanc. Ivonnette se prosterna, car elle venait de reconnaître la vierge Marie, sainte Madeleine et sainte Catherine, telles qu'elle les avait vues la veille, au pied de la croix, sur le tableau du maître-autel de l'église.

« Ivonnette, dit la mère du Sauveur, je suis contente de toi ; tu sers mon fils comme il veut être servi : demande trois choses, elles te seront accordées. »

A ces paroles, Ivonnette se releva sur ses genoux, elle essaya de faire un choix entre la foule des désirs qui naissaient à la fois dans son esprit. Sainte Madeleine, la voyant hésiter, lui souffla à l'oreille de s'assurer une place en paradis. Sainte Catherine l'exhorta à demander l'amour du Sauveur. Mais le monde était trop puissant au cœur d'Ivonnette pour qu'elle écoutât ces sages conseils. « Bonne Sainte-Vierge, dit l'imprudente en rougissant un peu, je demande un mari riche et puissant entre les hommes, un voile qui couvre mes défauts, et une eau qui régénère la jeunesse et la santé. — Tes souhaits sont accomplis : sache seulement, ma fille, que cette fiole ne contient que deux gouttes de l'eau que tu me demandes ; ce trésor épuisé, tu rentres dans la loi commune à tous les mortels. » Cela dit, la vision disparut.

Ivonnette passa trois jours dans l'église cathédrale de Cancarneau, priant Dieu, la Vierge et les saints, vivant de son pain noir et des aumônes que l'évêque faisait distribuer aux pauvres chaque matin. Le quatrième jour ce fut un grand émoi par la ville : le sénéchal, qui était descendu du château, suivi de quatre hérauts, faisait publier à son de trompe : « Quiconque » mire, béguine, astrologue ou barbier, » possédera un secret pour rajeunir les » forces d'un corps débile, recevra, après » avoir guéri monseigneur, la moitié des » fiefs de cette puissante baronnie, à titre » de récompense. »

Mais les érieurs avaient beau érier, les

trompes avaient beau sonner, les habitants de Cancarneau, au lieu d'accourir, s'éloignaient en faisant : *nenni!* comme des gens qui savent ce que valent les promesses de leur seigneur. La seule Ivonnette écouta la proclamation, le cœur palpitant d'espoir, et il lui semblait que là, ou jamais, elle devait faire usage de sa fiole. « Monsieur le sénéchal ! dit-elle en élevant sa voix tremblante. — On ne parle pas assis aux officiers de monseigneur : lève-toi, enfant ! » dit brutalement un des hérauts, qui avait plus de six pieds. Ivonnette, un peu confuse de cette apostrophe à sa petite taille, répondit : « Je ne suis pas assise, mais bien sur mes pieds, et je m'offre à guérir le seigneur de Cancarneau. » Les soldats se prirent à rire en disant : « La proclamation ne parle pas des mendiantes. » Mais le sénéchal leur imposa silence. « Le savoir et la puissance ont échoué souvent où l'on a vu triompher la faiblesse, » dit-il en offrant la main à Ivonnette pour la conduire au château. De ceux qui les voyaient passer, les uns riaient de la présomption de la pauvre fille, les autres prenaient en pitié son jeune âge.

Ivonnette fut introduite dans une superbe chambre, où gisait le seigneur de Cancarneau, dans un état à peu près semblable à celui qui avait conduit le vieux Pierre au tombeau ; seulement le seigneur avait conservé l'usage de la parole, dont il se servait pour tonner contre ceux qui le laissaient souffrir sans lui procurer de soulagement. A côté du lit était assise, sur une chaise haute, la dame Yolande, fille unique du baron et héritière de ses domaines s'il mourait sans enfans du meilleur sexe, comme on disait alors fort insolamment. Entre tant de choses qui attirèrent son attention, Ivonnette remarqua surtout des babouches de médecins orientaux, des bottines de chevaliers, des sabots de manans, des souliers de bourgeois, des sandales de moines, rangés symétriquement sous le lit. « Quel est cela ? » demanda-t-elle. — Les chaussures

de ceux qui, ayant osé tenter ce que tu vas entreprendre et n'ayant pas réussi, ont été mis à mort. Mais, la belle, continua Yolande d'un air dédaigneux en soulevant du bout de sa quenouille la jupe d'Ivonnette, il me semble que tu n'as pas de dépouilles à laisser ici ! »

Ivonnette rougit, la pauvre enfant avait toujours marché nu-pieds : elle comprit alors pourquoi les bourgeois de Cancarneau avaient si peu d'empressement à secourir leur seigneur. Cependant, pleine de confiance en la vierge Marie, la jeune fille versa dans un verre d'eau une des deux gouttes contenues dans la fiole miraculeuse, et approcha le breuvage des lèvres du baron, qui le but avec avidité. Ivonnette se retira ensuite dans un oratoire, où dame Yolande avait soin d'entretenir un prêtre chargé de disposer à la mort ceux qui venaient tenter la guérison de son père.

Au bout d'un quart d'heure le seigneur de Cancarneau se sentait si vert, si bien portant, qu'il commanda un tournoi, dont il voulut être le tenant. Par son ordre, le sénéchal se rendit à l'oratoire où était enfermée Ivonnette, non cette fois avec la corde, mais avec une couronne d'or posée sur un coussin de velours, et suivi de femmes portant robe de brocart et manteau de pourpre. Ivonnette se laissa parer, et, quand tout fut fait, elle tira de sa panetière le voile de la sainte Vierge, et s'en couvrit la tête. Ce voile de candeur et de modestie la rendit si belle, si belle ! que le sénéchal et les filles de chambre s'entre-regardèrent, se demandant : « Est-ce bien là la même personne ? »

Le baron, voyant tant de charmes à celle qui lui avait rendu la vie, pensa qu'il valait mieux l'asseoir sur son trône avec lui que de se dépouiller de la meilleure partie de ses états : il lui offrit son cœur et sa main. C'était bien le mari riche et puissant qu'avait souhaité Ivonnette : elle accepta. Les noces furent brillantes, les bardes chantèrent les vertus de la nouvelle épouse, les courtisans célébrèrent ses

charmes ; il n'y eut pas jusqu'aux serviteurs et aux gens de Cancarneau qui , de bonne foi , crièrent *oivat!* sur son passage ; car , après tout , elle n'avait pas l'air altier et dédaigneux de la dame Yolande.

Les flatteries ingénieuses dont elle était l'objet firent perdre le jugement à la pauvre Ivonnette : oubliant qu'elle était redevable à Notre Dame du voile qui couvrait ses défauts , elle se crut de bonne foi tous les charmes , toutes les vertus qu'il lui prêtait. Elle se pavana comme l'oiseau vaniteux , qui voit qu'on admire son plumage , et , si les petites de sa vaine gloire ne furent pas visibles à tous les yeux , elle dut en rendre grâce au voile de candeur et de modestie de la vierge Marie. Ivonnette perdit enfin tellement la mémoire du temps où elle n'était qu'une pauvre fille sans parens , sans amis , voyageant pieds nus avec pannetière et bourdon , qu'elle céda aux conseils de ses femmes , qui ne cessaient de lui répéter que ce voile de lin ressortait mal de dessous sa couronne d'or.

Le jour où Ivonnette se laissa enlever son voile , il y avait cour plénière à Cancarneau. Le baron avait convoqué le ban et l'arrière-ban de sa noblesse à venir saluer la nouvelle baronne. Tous ces gentilshommes n'avaient pas aussi bien pris l'élévation d'Ivonnette que les commensaux du château : la rumeur était générale. « Qu'est-ce que cette aventurière ? se demandait-on. Par quels moyens a-t-elle guéri le baron ? Si c'est à l'aide de Satan , c'est donc une sorcière qui règne sur nous. » Les prélats blâmaient le sire de Cancarneau pour avoir manqué de soumission à la volonté de Dieu ; les nobles lui reprochaient d'avoir souillé son écusson en épousant une fille de rien ; et les jeunes chevaliers , qui pouvaient prétendre à la main d'Yolande , disaient que le baron était un lâche , qui n'avait pas su affronter la mort. Ce fut devant cette foule malveillante qu'Ivonnette parut sans voile : petite à n'aller qu'au coude de sa belle-fille , la peau

brune , n'ayant pas plus de noblesse dans ses mouvemens qu'il n'en fallait à la fille du pauvre pêcheur de Saint-Nalff , et laissant voir sur sa figure un contentement d'elle-même , capable de *sottifier* les traits les plus spirituels. Malgré sa suffisance , la baronne vit bien que les seigneurs venus du dehors ne l'admiraient pas ; le baron le remarqua aussi , il en fut mortifié ; pour la première fois , la trouvant de si chétive apparence , il songea qu'elle était de bien basse extraction pour se trouver en la compagnie de si haute noblesse ; et , comme il était sans esprit et sans bonté , il la regarda d'un mauvais œil.

Ivonnette avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas comprendre ce qui causait l'humeur de son mari ; au lieu de s'accuser de présomption , elle murmura dans son cœur : « Ah ! Notre Dame ! Notre Dame ! pourquoi , en te demandant un mari riche et puissant , ne t'ai-je pas demandé aussi tout ce qui pouvait le contenter ? » La pauvre enfant ne savait pas qu'il manquait toujours un échelon pour atteindre au bonheur mondain.

Depuis ce jour de la cour plénière le sort d'Ivonnette alla en empirant ; le baron passait ses journées à la chasse , et faisait , en rentrant , supporter à sa femme les boutades d'une humeur brutale et querelleuse. En vain la baronne , effrayée de ce changement , s'était-elle hâtée de remettre son voile : il n'était plus temps ! La sourde rumeur de sorcellerie , qui avait précédé son mariage , était devenue un bruit effrayant. Yolande s'en était emparée et n'abordait son père qu'avec un récit affligeant : car tous , nobles , bourgeois , manans , gens de la ville , gens des campagnes , faisaient chorus avec elle , attribuant au Diable les dons de la sainte Vierge. Quelle que soit la source d'une fortune rapide , elle donne toujours lieu à de fâcheuses suppositions. Tel est aussi l'esprit de la multitude , que sa première bassesse est d'encenser toute grandeur naissante , la seconde de l'envier et de la calomnier.

Ivonnette, après avoir été trop adulée, se vit indignement délaissée. Yolande ne quittait plus son père, et ne cessait de mettre sous les yeux du baron l'horreur et le danger d'un mariage contracté avec une réprouvée. La baronne venait d'annoncer que bientôt elle serait mère; si elle donnait un héritier à la baronnie de Cancarneau, il était urgent de signaler d'avance cet enfant comme un vrai suppôt de l'enfer. La pauvre Ivonnette sentait tout le danger de sa situation; elle aurait voulu lutter contre Yolande, et conquérir l'affection du baron; mais, quoique brave soldat, le châtelain avait en ce moment peur du diable, comme il avait eu peur de la mort au temps où il était cloué sur son lit. Si sa femme lui parlait du service qu'elle lui avait rendu, il soupirait comme si elle lui eût rappelé un horrible malheur. Si, pour le convaincre de son innocence, elle lui racontait comment la sainte Vierge lui avait accordé le don d'un miracle, le baron se signait, traitant ces paroles de blasphèmes! « Ah! Notre Dame, Notre Dame! » murmurait alors la désolée baronne, que ne vous ai-je demandé le don de persuader! »

Effrayée du sort qui menaçait son enfant, Ivonnette voulut acquérir de l'autorité dans le château. Hélas! que pouvait-elle, pauvre fille venue de si bas? un père puissant ne viendrait pas la venger; on ne craignait pas qu'un oncle prélat ne mît la baronnie en interdit, que de nombreux vassaux se levassent pour embrasser la défense de celle dont ils avaient béni la naissance. Qu'importait au duc de Bretagne, aux rois de France et d'Angleterre, les outrages faits à une malheureuse *Poulpiquette*? elle ne pouvait que s'écrier: « Ah! Notre Dame, Notre Dame! pourquoi m'avoir offert trois dons, quand il faut tant de choses en ce bas monde pour conjurer le malheur? » Elle regrettait alors de n'avoir pas suivi le conseil de Marie-Madeleine. Assurée d'une place en paradis, elle verrait venir la mort sans effroi; car elle était bien lasse des grandeurs,

dont les joies sont si menteuses et les douleurs si cuisantes!

La vengeance d'Yolande éclata enfin. Des soldats pénétrèrent la nuit dans la chambre de la baronne, la vêtirent de la jupe et du corset qu'elle avait lors de son arrivée à Cancarneau. Yolande, pour ne rien conserver de la sorcière, voulut qu'on lui passât au cou sa panetière, qui contenait encore la fiole et le voile. La pauvre Ivonnette, ainsi vêtue, fut portée par ses bourreaux dans la forêt prochaine. « Ici tu es libre, lui dit Yolande, qui avait suivi à cheval. — Libre! s'écria l'infortunée, que Dieu vous bénisse de laisser la vie à mon cher enfant! — Libre, dit Yolande en ricanant, de parcourir cette forêt, dont tu ne dois jamais sortir. Adieu! — Seigneur, ayez pitié de moi, dit Ivonnette en cachant sa tête dans ses mains. »

On était au mois de septembre; l'été brûlant, la sécheresse dévorante avaient tout calciné. Pas un brin d'herbe! pas une racine, pas une goutte d'eau! les sources étaient taries. Le loup haletant sortait de sa retraite; couché sur la terre nue, il la frottait de sa langue desséchée, dans l'espoir d'en extraire un peu d'humidité. Les oiseaux tombaient des arbres, le bec ouvert, les ailes écartées. Toute la nature demandait en vain une goutte d'eau, une brise rafraîchissante! le ciel, semblable à de l'airain rougi au feu, jetait sans cesse sur la terre des vapeurs qui la dévoraient.

Ivonnette erra deux jours dans ce désert, sans rien trouver pour étancher sa soif, rien pour apaiser sa faim. Chaque fois qu'elle se présentait à l'une des issues de la forêt, les piques des soldats la forçaient de rebrousser chemin. A la fin de ce second jour, souffrant des douleurs inconnues, elles s'assit au pied d'un arbre; là elle eut la pensée de ranimer ses forces avec la seconde goutte qui restait dans la fiole miraculeuse; mais elle s'arrêta: « Non! dit-elle, ce sera pour mon enfant; lorsque je me sentirai mourir tout-à-fait, je prolongerai sa vie. Eh! qui sait? la

clémence de Dieu est si grande ! Ah ! Notre Dame ! Notre Dame ! que j'étais folle de croire qu'un mari riche et puissant était un grand bien ! Qu'importait de cacher mes défauts ? c'était à me corriger qu'il fallait songer... Ciel ! mon enfant ! Le baptême ! Miséricorde ! Miséricorde... » Elle s'évanouit. En revenant à elle, Ivonnette entendit un faible cri d'enfant, ses entrailles maternelles tressaillirent. « Où suis-je ? demanda-t-elle. — Chez Bénédicte la Bienheureuse, répondit une voix douce. — La Bienheureuse ! qui donc sur la terre peut mériter ce nom ? »

Faisant un effort pour se soulever, elle regarda avec étonnement sa nouvelle compagne. Bénédicte, couverte des livrées de la misère, était borgne, manchotte, et si chétive, si malingre, qu'il était facile de reconnaître que chacun de ses jours était un tissu de souffrances. « Oui, la Bienheureuse, répondit Bénédicte, qui remarquait l'incrédulité de sa compagne : ma mère à son lit de mort donna tout son bien pour fonder vingt messes au maître-autel de la cathédrale de Cancarneau, demandant en retour que l'enfant qui allait naître orphelin ne mécontentât jamais notre Sauveur. Dieu a exaucé ma mère mourante, voilà pourquoi je suis si heureuse que chacun me porte envie. — Cependant vous êtes aussi en proie à la pauvreté, aux privations ! — Sans en souffrir : notre Seigneur Jésus ordonne de mortifier sa chair. Que pourrais-je envier à l'opulence ? n'y a-t-il pas contre le mur de ma cabane un puits qui ne tarit jamais ? n'ai-je pas un lit de feuilles à donner à ma sœur souffrante, et une chèvre qui allaite son enfant ? — Dieu soit glorifié pour le secours que vous avez donné à mon pauvre enfant ! mais vous, Bénédicte, vous êtes infirme, malade... — Je me résigne à la volonté de Dieu, je sais que les murmures du chrétien l'offensent. — Ne vous a-t-on jamais fait de mal ? — J'en ai oublié en le pardonnant, quand je n'ai pu changer la douleur de

haïr contre le plaisir d'obliger. » Ivonnette soupira. Votre mère était une femme sage : elle vous a assuré les véritables biens pour ce monde et pour l'autre ; tandis que moi, qui pouvais choisir... j'ai préféré les choses périssables ! »

En apprenant les malheurs d'Ivonnette, Bénédicte lui dit : « Ma sœur, Dieu est bon, il vous donnera le temps de songer à votre salut. — J'y travaillerai en vous imitant en toutes choses. — Non, notre cœur est libre ; il ne doit point être rabaisé à la condition du miroir qui reflète les objets sans les comprendre : de vous seule dépend de mériter la vie éternelle et bienheureuse. »

Un matin, Ivonnette s'était traînée jusque sur la porte de la cabane, où elle berçait lentement son fils, le réchauffant et se réchauffant elle-même aux doux rayons d'un soleil d'octobre : elle vit passer devant elle des gens de la baronnie qui semblaient fuir, les uns avec armes et bagages, les autres conduisant sur des chariots leur femme et leurs enfans ; il y en avait qui emportaient leurs vieux parens, et plus encore qui marchaient courbés sous le poids de leurs richesses : tous passaient sans regarder. A la prière d'Ivonnette, Bénédicte arrêta le dernier : c'était le sénéchal, celui-là même qui avait introduit la baronne à Cancarneau. Cet homme regarda les deux femmes, puis passa sa main sur ses yeux comme pour chasser une vision. « C'est bien moi, lui dit Ivonnette. Qu'est-il donc arrivé au château ? — Vous êtes cruellement vengée, madame : monseigneur et la dame Yolande ont été mordus par une louve enragée, ils expirent dans des tourmens affreux ! Ces gens fuient la contagion ; nous abandonnons Cancarneau, quoique l'on dise que Gifar, le fameux brigand, doit profiter de la désertion causée par la maladie du baron pour mettre la ville et le château au pillage. »

— Eh bien ! ma sœur ? dit Bénédicte en regardant Ivonnette. — Eh bien ! je ne

croyais pas que les bêtes féroces se dévassent entre elles. — Est-ce donc le seul sentiment que ce malheur éveille dans votre ame? » Ivonnette, qui se sentait coupable, baissa la tête. La sainte fille continua. « Quoi! tu n'aimes pas ce pauvre peuple qui a été tien? ce peuple que tu peux sauver en lui rendant son seigneur! » Ivonnette murmura : « Ce peuple m'a abandonnée. — Eh quoi! ne saurais-tu pardonner? dit Bénédicte d'un ton sévère, livreras-tu au plus cruel supplice Yolande et ton époux, en punition de ce qu'ils t'ont fait souffrir? — C'est Dieu qui les punit. — Qui t'a donné aujourd'hui la force de sortir de la cabane? Qui a conduit ici le sénéchal, si ce n'est la sainte Vierge à laquelle tu dois l'eau miraculeuse? — Cette eau, je n'en ai qu'une goutte, je la garde pour mon fils. — Dans la crainte d'un danger incertain que peut courir l'enfant, dois-tu laisser mourir son père? — Je suis trop faible pour tenter cette entreprise. — Il est vrai, dit Bénédicte en s'éloignant, c'est lorsqu'on est en bonne santé qu'il faut s'assurer une place en paradis. »

Ce mot, jeté à dessein, changea tout-à-coup l'humeur d'Ivonnette en la disposant à rendre le bien pour le mal. « Sénéchal! rassemblez les fuyards, qu'ils rentrent au château : dans une heure le baron sera en état de les commander. Ayez confiance en moi, vous savez ce que j'ai déjà fait avec l'aide de Notre Dame. » Ivonnette se leva, prit sa panière, embrassa Bénédicte, lui recommanda son fils, et s'achemina encore une fois vers le château; en disant : Seigneur! Seigneur! Ayez pitié de mon ame!

En la voyant venir, le peu de gardes qui étaient restés à leur poste, tombèrent à la renverse, la prenant pour un fantôme. Ivonnette marcha droit à la chapelle où le baron et sa fille gisaient en proie aux convulsions de la rage; elle fit deux parts de l'unique goutte d'eau; puis, enveloppant son bras du voile de la Vierge,

IV.

pour se préserver des morsures, elles s'approcha de son mari, essuya avec le saint voile l'écume bideuse qui couvrait ses lèvres qu'elle humecta ensuite de la divine essence. Soudain le baron cessa de s'agiter, attira dans sa bouche le reste de la liqueur, et le coloris de la santé reparut sur ses joues. Ivonnette, s'armant de courage et immolant à Dieu ce qui lui restait de colère dans le cœur, marcha d'un pas ferme au secours d'Yolande.

Quelque grande que fût la joie du baron et de sa fille d'être arrachés aux angoisses d'une mort affreuse, elle ne pouvait se comparer au bonheur d'Ivonnette, pouvant dire avec confiance : « Seigneur, pardonnez-moi comme je leur ai pardonné. » Le châtelain et Yolande se prosternèrent à ses pieds en confessant avec larmes qu'ils lui devaient la vie. « Relevez-vous, leur dit-elle, un chrétien ne doit adorer que Dieu. Baron, préparez-vous à défendre Cancarneau contre les entreprises de Gifar le brigand. Ce premier devoir rempli, rendez-vous à l'ermitage de Bénédicte-la-Bienheureuse, vous y trouverez votre fils : je le recommande à votre tendresse, car je sens que ma mort est prochaine. Vous, Yolande, aimez votre prochain, aimez-le pour être heureuse; l'amour qui entre dans le cœur après la colère est, je le sens, une brise fraîche dans un jour brûlant, une source pure qui étanche la soif, le repos après la fatigue, le calme après la souffrance! »

Cependant les soldats ayant vu de loin le baron, plein de vie et de santé, soulever Ivonnette dans ses bras, appelèrent le peuple, et tous se précipitèrent vers la chapelle, rendant des actions de grâces à la baronne. « Ma vie s'éteint, dit Ivonnette, venez tous deux que je vous bénisse et vous embrasse. Ah! Notre Dame! Notre Dame! protégez mon enfant! n'ai-je point gagné ma place en paradis? » La voix des anges répondit; et portée sur leurs ailes, l'ame d'Ivonnette monta au ciel.

Gifar le brigand, ayant appris qu'un miracle avait rendu la vie au baron, rebroussa chemin. Le seigneur de Cancarneau se rendit processionnellement avec toute sa cour à l'ermitage de Bénédicte pour y chercher le fils d'Ivonnette, le noble héritier de l'un des plus beaux fiefs de la Bretagne, qu'il devait un jour gouverner avec gloire. Le seigneur de Cancarneau vécut depuis lors en bon chrétien. La fière Yolande transforma l'ermitage en un couvent de filles, dont Bénédicte-la-Bienheureuse fut abbesse : elle-même y fit ses vœux, y vécut de longues années, la servante des servantes, expiant son farouche orgueil à force d'humilité.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Saint-Paul.

En 1605, Nicolas Remy était propriétaire de la maison de mercerie connue sous le nom de la Croix-d'Or, vis-à-vis l'église des Carmélites, qui ne reçut, je crois, que plus tard le nom de Notre-Dame-des-Champs, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Nicolas Remy était riche, et ne gardait sa boutique que pour augmenter la dot qu'il destinait à sa fille ; mais la prospérité de son commerce l'avait un peu aveuglé, et malgré que les mésalliances fussent alors fort rares, c'était parmi les seigneurs qu'il espérait quelque jour trouver l'heureux mortel auquel il confierait le bonheur de sa chère Noëmi.

Aussi fut-il autant surpris qu'indigné, lorsqu'un soir, après souper, Jean Pillot, son commis, s'avisa d'un air timide de lui demander la main de sa fille. Jean, qui, à la vérité, était un assez bon sujet, probe,

laborieux, intelligent, mais absolument sans fortune et sans famille qui pût même l'aider à prendre jamais un établissement.

Nicolas Remy refusa durement et voulut chasser Jean ; mais celui-ci se jeta à ses genoux et le pria de le garder, jurant de renoncer à ses projets ambitieux.

« Je ne serai pas, reprit maître Nicolas, trop rigoureux pour punir une folie que ton âge peut jusqu'à un certain point excuser ; mais j'accepte ta promesse et je veux à mon tour faire un serment solennel ; tu sais si Nicolas Remy a jamais manqué à sa parole : je jure Dieu de ne pas te donner ma fille, tant que saint Paul, qui est debout sur la coupole de l'église, ne sera pas descendu dans la rue. »

Jean Pillot aurait peut-être répondu quelque chose ; mais il vint en ce moment un ami de maître Nicolas, et Jean s'alla coucher le cœur bien gros ! il connaissait l'inflexible respect de maître Nicolas pour la parole donnée, et il venait de perdre à tout jamais l'espoir d'être l'époux de Noëmi.

Le personnage qui venait d'entrer était un vieillard fort estimé pour sa science et ses connaissances en tout genre. Nicolas Remy avait eu par héritage une bibliothèque très-nombreuse dont il ne se servait guères, vu qu'il n'était nullement clerc et ne lisait un peu facilement que dans les livres de dépense et de recette ; mais il prêtait avec plaisir ses livres à son vieil ami, qui passait ses journées entières et une partie de ses nuits à lire et à étudier. Il venait rapporter les livres qu'il avait empruntés la veille, et en prendre de nouveaux.

Le lendemain matin, Jean et Noëmi se trouvèrent ensemble dans la boutique ; la fille de maître Nicolas apprit alors le mauvais accueil qu'avait fait son père à l'amour du pauvre commis.

« Hélas ! dit Jean, il voulait me chasser ; pour ne pas être exilé loin de vous, pour continuer à vous voir, j'ai promis de re-

noncer à mes si douces espérances et de ne jamais vous parler de mon amour.

— Jean, reprit Noëmi, un serment est sacré, et Dieu maudit ceux qui ne le respectent pas. Remercions-le d'avoir permis que nous ne soyons pas séparés. J'obéirai à mon père puisqu'il ne veut pas que vous soyez mon époux; mais, malgré sa sévérité, il est bon, et jamais il ne me commandera d'en épouser un autre; à l'avenir nous ne parlerons plus des projets que sa volonté a détruits. » Et elle tendit la main à Jean.

Celui-ci allait la prendre, lorsque l'homme vêtu de gris entra; il avait oublié la veille un volume très-important, et dans lequel il espérait trouver des documens très-rares. Noëmi rougit, et Jean laissa tristement retomber sa main.

« Jean, mon fils, dit l'homme vêtu de gris, va voir si mon compère Nicolas dort encore, et si je n'ai pas laissé dans sa chambre un cahier couvert de parchemin jauni. » Jean obéit en silence; maître Nicolas apporta lui-même le livre à son ami.

Il me paraît fort difficile que Jean et Noëmi n'aient pas un peu maudit, dans le fond de leur cœur, l'importun vieillard qui les avait empêchés de sanctifier, par une dernière pression de main, la promesse qu'ils se faisaient mutuellement de ne pas manquer à leur devoir et à la volonté de maître Nicolas.

L'accomplissement du devoir a en lui-même quelque chose qui compense bien au-delà les sacrifices qu'il impose; sacrifices le plus souvent semblables à ces bêtes féroces qui, dans la *Jérusalem Délivrée*, disputaient aux preux l'entrée de la forêt enchantée, et s'évanouissaient en vapeurs légères, devant les héros qui osaient les affronter.

Jean et Noëmi trouvaient le prix de leurs efforts dans une sérénité d'âme, dans une satisfaction d'eux-mêmes dont on ne connaît quelquefois le prix qu'après qu'on a eu le malheur presque irréparable de les perdre.

Ils étaient fidèles à leur promesse, et se trouvaient heureux d'être ensemble, heureux des bonnes qualités qu'ils découvriraient chaque jour l'un dans l'autre. Leur amour cependant ne mourait pas au fond de leur cœur, et si l'on parlait devant eux par hasard de deux jeunes époux que leurs parens avaient conduits à l'autel, ils ne pouvaient s'empêcher d'échanger un triste et rapide regard, mais un seul! et chacun restait plongé dans une rêverie dont il ne communiquait rien à l'autre. Qu'avaient-ils à se dire? leur âme était si pareille, que les mêmes pensées pouvaient seules y avoir accès. Deux cœurs unis par une affection pure et vertueuse sont semblables, dit Schiller,

*Harfentöne in einander spielen
In der himmel vollen harmonie.*

A deux harpes prêtes à unir leurs voix pour une divine harmonie.

Un jour, Jean, en attendant les chaulands, lisait haut à Noëmi quelques pages d'un écrivain peu connu; qui décrivait ainsi la maison qu'il aurait voulu habiter:

« Elle serait petite, disait-il, et sans faste; au lieu de somptueuses colonnes, elle aurait, de chaque côté de la porte, deux grands églantiers dont la verdure couvrirait toute la façade; et de cette verdure sortiraient au printemps de petites roses pâles; ces petites roses seraient placées dans des cheveux blonds; et on ne pourrait dire qui des cheveux ou des roses exhalerait le plus suave parfum. »

Les yeux de Jean et de Noëmi se rencontrèrent; tous deux étaient baignés de larmes. Cette maison si petite, si isolée, leur inspirait d'invincibles regrets.

Cette tristesse cependant n'était pas sans charme; mais l'homme gris entra chargé de bouquins.

« Maudit soit le clerc! dit Jean.

— Ne maudissons personne, reprit la douce Noëmi; mais le clerc aurait dû venir un peu plus tôt ou un peu plus tard. »

Les sentimens vrais ont une sainte

pudeur ; ils craignent la profanation d'un regard.

L'homme gris venait plusieurs fois par jour et il paraissait très-content. « Bien, bien, disait-il, j'aurai mes preuves. »

Mais il dérangeait cruellement les deux amans qui, tout attachés à leurs devoirs qu'ils étaient, se trouvaient si heureux de passer quelques instans ensemble sans se rien dire, que l'arrivée d'un importun les faisait tomber du ciel sur la terre.

Maître Nicolas cependant était touché de la vertu des deux enfans ; d'ailleurs quelques exemples malheureux l'avaient un peu détourné de l'envie de sortir de sa sphère : il se prit une ou deux fois à regretter l'imprudence de son serment ; il consulta même à ce sujet son confesseur ; mais celui-ci, tout en le blâmant de ce serment, lui ordonna de le respecter.

Jean avait fini par rendre le vieux clerc responsable de son malheur, et par en faire une sorte de bouc émissaire auquel il attribuait tout ce qui pouvait lui arriver de mal.

Noëmi ne l'aimait guère davantage.

« A quoi servent, disait Jean, les lectures continuelles ?

— Respectons, disait Noëmi, les bonheurs que Dieu a donnés à l'homme ; mais le clerc pourrait bien, ceme semble, venir un peu moins souvent. »

Un matin Jean trouva Noëmi plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. Il soupira et leva les yeux sur ce Saint-Paul, immuable emblème du serment qui le séparait d'elle pour jamais. Le Saint-Paul se dessinait sur un beau ciel d'un gris pâle, et les premiers rayons du soleil levant le coloraient de rose. Jean fut attristé de la gloire où il voyait ce Saint, dépositaire de la promesse qui assurait son malheur.

Mais son attention fut attirée vers la rue. Une grande foule entourait l'homme gris et l'écoutait avec une sérieuse attention ; il parla long-temps, puis il se mit en marche, tout ce monde le suivit en criant.

A ce moment, maître Nicolas descendait dans sa boutique ; les deux jeunes gens ne le voyaient pas, et lui les examinait ; il les voyait tristes, amaigris, mais fidèles à leur devoir.

Il se rappelait son serment, et porta à son tour les yeux sur le Saint-Paul.

Le Saint-Paul vacillait sur le dôme... maître Nicolas crut être trompé par une vision ; mais la statue chancela et tomba sur le sol, où elle se brisa en éclats.

Ce n'était cependant pas un miracle, car plusieurs hommes armés de divers instrumens étaient encore sur le dôme de l'église.

« O mon père ! dit Jean, qui joignit ses mains en se tournant vers maître Nicolas. »

L'homme gris entra.

« Allons, pensa le commis, va-t-il encore nous porter malheur ?

— Je savais bien que je trouverais mes preuves, dit le clerc ; il y a trois mois que je cherche, mais j'ai réussi et je ne plains pas mes veilles : un avide sculpteur avait vendu, comme statue de saint Paul, une vieille statue de Mercure après l'avoir reblanchie ; ce faux dieu a long-temps usurpé les hommages rendus à un saint ; grâce à moi le peuple vient d'en faire bonne et prompt justice. »

Jean et Noëmi se regardèrent, c'était au vieux clerc, dont ils avaient si souvent maudit la personne et les études, qu'ils devaient leur bonheur, car ils s'étaient déjà aperçus plus d'une fois que maître Nicolas regrettait son serment.

« Ah ! dit Noëmi, c'est Dieu qui nous a protégés !

— Donc, dit maître Nicolas, que la volonté de dieu soit faite ! »

ALPHONSE KARR.

L'Enfant de Chœur *.

Quoi ! tu n'as pas prié ce matin ! mais c'est l'heure :
Dieu te donne ton pain , ton soleil , ta demeure ,
Sans rien te demander que de l'aimer un peu ;
Tu pourrais bien au moins lui dire : merci, père.
La Vierge va là-haut s'écrier en colère :
Oh ! le vilain enfant , qui n'a pas prié Dieu !

Oublier ce bon Dieu , dont tout bonheur émane !
Nos prières , vois-tu , c'est son pain , c'est sa manne :
Si l'une manque un jour , lorsqu'il les compte au ciel ,
Il est sombre et chagrin , comme toi , quand ta mère ,
Un matin , n'emplit pas autant qu'à l'ordinaire
Ta tasse de lait et de miel.

Allons , ne pleure pas , je pardonne.... sois sage...
Apporte-moi la Bible , et viens voir chaque image :
Là , Dieu fait l'univers ; les cieux , les bois , les champs ,
Car il peut tout : d'un souffle il détruit Babylone ;
Il renverse les rois , si fiers de leur beau trône ,
Et punit les enfans , quand ils font les méchans.

Là , c'est Babel l'immense , et l'impie et la vaine :
Notre-Dame à côté n'eût semblé qu'une naine ;
Là , Samson , aussi fort qu'un troupeau d'éléphans ;
Là , Moïse au berceau , qu'on fait jeter dans l'onde ,
Parce que Pharaon , l'un des grands rois du monde ,
N'aimait pas les petits enfans.

Là , Jésus tout meurtri sort de sa tombe noire :
Son sang coula long-temps sur son trône de gloire ;
Et les anges pleuraient , descendaient ramasser ,
Chez les apôtres saints , dans les vieilles chaumières
De tous ses bons amis les pauvres , des prières
De l'amour pour en faire un baume et le panser.

C'est le Dieu des enfans ; il leur dit , quand ils meurent :
A vous mes lys , mon ciel où les anges demeurent ,
Car vous êtes tout blancs et tout vêtus de lin ;
Car vous êtes sortis de mes cieux de délices ,
Depuis si peu de temps , que vos ames novices
N'ont pas oublié le chemin !

Aime-le bien Jésus ; il te veille, invisible ;
Te donne le sommeil pour ta nuit si paisible ,
Pour aujourd'hui la joie , et pour demain l'espoir.
Toujours il songe à toi : quand tu sors à la brune
Tout tremblant, il t'allume et te suspend la lune ,
Pour ne pas te laisser sans lumière le soir.

Mais viens vite à la messe, aujourd'hui c'est Dimanche ;
Allons, enfant de chœur, va mettre l'aube blanche ,
La ceinture écarlate ; et qu'on soit diligent.
Cours vêtir le camail de laine violette ,
Tu vas faire sonner la petite clochette ,
Tenir les burettes d'argent.

Et puis l'enfant de chœur chantera les cantiques ,
Puis il balancera les encensoirs gothiques.
Pour sentir mes parfums, entendre mes accens ,
Le Seigneur est bien haut, dis-tu : chante sans crainte ;
Rien ne se perd pour Dieu dans notre église sainte ,
Pas un alleluia, pas un parfum d'encens.

Les anges du Seigneur, qui nous veillent sans cesse ,
Se rangent sur l'autel, pendant qu'on dit la Messe ;
Pour les porter à Dieu, comme un divin trésor ,
Ils prendront, mon enfant, tes psaumes sur leurs ailes ,
Et mettront ton encens, jusqu'aux moindres parcelles ,
Au fond de leurs encensoirs d'or.

Allons, la cloche sonne ; il faut partir, c'est l'heure.
Dieu te donne ton pain, ton soleil, ta demeure ,
Sans rien te demander que de l'aimer un peu ;
Viens, viens dans sa maison lui dire : merci, père.
La Vierge s'écriera, la Vierge qu'on révère :
Béni soit cet enfant qui s'en va prier Dieu !

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.



Revue des Théâtres.

OPÉRA-COMIQUE.

Le Mauvais Œil, opéra-comique, paroles de MM. Scribe et Lemoine, musique de M^{lle} Loïsa Puget.

Peblo le muletier va épouser la simple Inès, fille de l'alcade de je ne sais quel village d'Espagne. Il vient donner une sérénade à sa fiancée, et apprend qu'elle est malade, sans qu'on puisse connaître de cause ni de remède à son mal. Mais Peblo le connaît, ce mal, il l'explique ainsi aux villageois réunis pour sa noce : « Quand une jeune fille devient triste, mélancolique, et pleure sans raison, savez-vous ce que c'est ? — Non ! répondent-ils.

— C'est le mauvais œil,
Dont le regard sombre
La poursuit dans l'ombre.

Lorsque vous êtes en route depuis le matin sur votre mule, que, le soir venu, elle ne peut plus marcher, savez-vous ce que c'est ? — Non ! répondent-ils encore.

— C'est le mauvais œil,
Dont le regard sombre
La poursuit dans l'ombre. »

Bref, Peblo dit à son beau-père : « Je ne veux plus épouser votre fille : si ma femme est ensorcelée, qu'est-ce que je deviendrai, moi, qui serai la moitié de ma femme ? » Le beau-père trouve le refus valable. Mais voilà un capucin qui arrive, vendant des reliques et des chapelets bénits, Peblo le conjure de guérir sa fiancée. Laisse seul avec elle, le capucin lui défend de retourner la tête, s'éloigne un peu, se met à chanter, et Inès reconnaît la voix d'un jeune officier christinos, à qui elle a sauvé la vie en le cachant aux partisans de don Carlos ; c'est même depuis ce jour qu'elle est devenue si malade. Cette voix rend la santé et la joie à Inès. « Quand vous vou-

dre que je revienne, dit la voix, chantez ! » Malgré la défense de se retourner, Inès n'y peut tenir.... Elle ne voit que le capucin. Comme la voilà désensorcelée, Peblo consent de nouveau à l'épouser, la simple Inès y consent aussi ; ils partaient donc pour l'église, lorsque, passant devant la chapelle où s'était retiré le saint homme, cette voix, bien connue d'Inès, lui dit : « N'y vas pas ! » Peblo furieux entre dans la chapelle, et jugez de l'effroi des spectateurs lorsqu'au lieu du capucin il ne trouve que sa robe : le jeune officier qui la portait avait disparu derrière la foule. Pour le coup : c'est *le mauvais œil* ! Et nous le tenions ! et nous l'avons laissé échapper ! « Je sais le moyen de le faire revenir » dit la simple Inès. On convient donc que, quand il sera revenu, elle sonnera la cloche de la chapelle ; et Peblo, suivi des gens de la noce, court rassembler tout le village. Leur intention est de crever avec un fer rouge les yeux du *mauvais œil*. La pauvre fille se repent et chante bien à contre-cœur, je vous assure. Fidèle à sa promesse, le jeune officier arrive, elle est effrayée, elle sonne... Mais bientôt il la rassure en lui disant qu'il n'est pas le *mauvais œil*, qu'il l'aime et brave la mort pour le lui dire. En effet, en ce moment une patrouille vient à passer. Inès, qui n'est plus aussi simple, jette un manteau sur les épaules du christinos. « Quel est cet homme, dit le chef de la patrouille ? — C'est Peblo, répond Inès, nous allons à l'église, nous nous marions aujourd'hui, vous le savez bien ! » Les soldats leur font place : alors par des chemins détournés, Inès conduit le faux Peblo, lui sauve encore une fois la vie, et revient au moment où le vrai Peblo, arrêté par la patrouille, qui ne veut pas le reconnaître, et par les villageois, qui le prennent pour le *mauvais œil*, allait avoir les yeux crevés avec un fer rouge.... Heureusement on entend une marche guerrière : ce sont les Christinos devenus maîtres du village. Le jeune officier est à leur tête,

il délivre le malheureux Peblo, et épouse Inès, avec le consentement de l'alcade, qui crie aussi volontiers vive le roi ! que vive la reine !

Cet opéra comique est une bonne fortune pour vous, mesdemoiselles, et vous voudrez toutes chanter la musique douce, gracieuse et spirituelle de M^{lle} Loïsa Puget. Je vous indiquerai la ballade : *Il est un démon noir* ; la cavatine : *Pourquoi mon cœur soupire* ; le trio : *Quoi ! l'on nous laisse ensemble* ; la ronde : *J'étais triste et réveuse* ; et la chanson : *Mina, la belle batelière*.

Ne pensez-vous pas, mesdemoiselles, que nous avons sujet d'être fières ? Voilà trois beaux succès que les femmes peuvent compter en un mois sur nos trois grands théâtres. Aux Français, M^{me} Virginie Ancelot ; à l'Opéra-Comique, M^{lle} Loïsa Puget ; et à l'Académie Royale de Musique, M^{lle} Louise Bertin. Une faible femme composer un grand opéra, qui est une œuvre déjà si forte pour un homme ! faire marcher de front une armée de musiciens ! et quelle belle et savante instrumentation ! quel style noble, passionné, énergique ! M^{lle} Louise Bertin est déjà auteur de *Fausto* et du *Loup-Garou* ; mais la voilà placée au premier rang de nos compositeurs par *la Esmeralda*, drame lyrique en quatre actes, dont les paroles sont de notre célèbre Victor Hugo. Et si vous saviez quel talent il faut à une femme pour réussir, quand elle a contre elle, d'abord, les hommes qui veulent seulement

Que la capacité de notre esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse ;

ceux qui par esprit de parti sont ennemis de sa famille, ceux qui sont ses rivaux, et surtout enfin, quand elle arrive après Meyerbeer !... si vous saviez tout cela, mesdemoiselles, vous seriez encore plus fières du beau succès que vient d'obtenir M^{lle} Louise Bertin.

M. F. de P.

Mélanges.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

Les Vieux Ponts. — Le Petit-Pont.

Oh ! si quelque ancien maître-juré des ponts, si l'un des membres de cette confrérie moitié municipale, moitié artiste, instituée par Charles VI pour surveiller et entretenir les ponts de la ville, cité et université de Paris, si cet habile homme *ès œuvres de charpenterie* pouvait revenir au monde pour se promener le long des quais et des ponts de la rivière, comme il serait frappé d'admiration, comme il rendrait mille actions de grâces à la sagesse de nos prévôts des marchands et de nos échevins, au savoir-faire de nos architectes et de nos ingénieurs ! En effet, rien n'est plus différent de l'aspect sombre et triste du vieux Paris, que ces magnifiques boulevards, plantés d'arbres et bordés de trottoirs, entre lesquels coule aujourd'hui la Seine ; que ces ponts hardis, massifs ou légers, en pierre, en bois, en fer, à hautes arches, à voûtes presque plates, à plancher suspendu, jetés en tous sens sur le cours du fleuve ; que ce fleuve enfin, dompté dans ses plus furieux débordements, dans ses plus terribles débâcles, encaissé dans ses remparts inébranlables, se déroulant d'un cours majestueux à travers la ville qui se réjouit de le voir chargé de bateaux, et qui se mire coquettement dans ses eaux, à mesure qu'elle se fait belle en démolissant ses masures, en purifiant ses boues, en construisant des palais, en se donnant de l'ombre et de la fraîcheur.

Autrefois, il n'y a pas plus d'un siècle, la Seine était invisible dans le centre de Paris ; il semblait qu'on eût pris soin de

la cacher comme une chose impure et déplaisante ; ce ne fut pourtant pas pour empêcher l'attraction du suicide qu'on ôta la vue de l'eau à la population : en ce bon temps , on ne se noyait guère que par accident , et l'on tenait davantage à la vie qui n'était pourtant pas meilleure. Mais les bords de la rivière avaient tant de charmes et d'utilité pour les habitants , que ceux-ci se disputaient le privilège d'y avoir une maison bâtie sur pilotis. On respirait un si mauvais air dans les rues de la capitale , que l'air humide et aquatique de la Seine devenait un objet de luxe et de volupté. D'ailleurs , un logis sur l'eau se débarrassait plus facilement de ses immondices , qui , dans les autres quartiers privés d'égoûts et de nettoyage public , s'amoncelaient journellement et finissaient par exhausser de plusieurs pieds le sol de la rue , en sorte que le pavé du roi disparaissait sous une couche épaisse de fumier , où les hommes et les chevaux remuaient à leur passage ces exhalaisons putrides , germes permanens des pestes et des épidémies qui n'éclataient passans remplir tous les cimetières de la *bonne ville*.

Les ponts et les quais étaient des rues semblables aux autres , avec des maisons à trois et quatre étages , qui fermaient l'horizon de cette belle rivière , célèbre par la douceur exquise de ses eaux et par la richesse de son commerce. Un étranger , nouveau-venu à Paris , passait vingt fois sur la Seine sans le soupçonner , et pouvait quitter Paris en pensant que ce grand fleuve n'avait jamais arrosé l'antique *Lutèce* , malgré le témoignage des historiens et des cosmographes. C'est ce qui arriva au Dante : cet illustre poète italien , lors de son voyage à Paris , alla loger dans une hôtellerie qui regardait le petit ruisseau de la Bièvre , pour avoir sous les yeux une eau courante à ciel découvert. Chaque côté de la Seine ressemblait à une forêt ténébreuse , infecte comme les soupiraux de l'enfer , tant il y avait de sales cloaques parmi les poutres et les piliers qui

soutenaient une ligne de maisons , de moulins et de fabriques ; la navigation sous les ponts était très-dangereuse , à cause des madriers et des faisceaux de charpente hérissés de toutes parts ; ça et là des roues de moulins , des digues , des vannes , des obstacles de toute nature , des écueils à fleur d'eau ; puis , des fenêtres , des toits , des sentines , on jetait tout ce qui était capable d'encombrer et d'empoisonner le lit de la rivière : puis , les sceaux des puits , les cordes de poulies , les crampons et les filets des pêcheurs , descendaient sans cesse en criant ; et pour compléter le tableau , des nuées de pigeons voletaient autour de leurs colombiers avec d'interminables roucoulemens , qui se mêlaient au martellement des forges et aux cliquettes des moulins , fonctionnant jour et nuit.

Aussi , une inondation avait-elle alors les plus sinistres résultats : des ponts , des maisons , des familles entières , étaient emportées ; l'incendie d'un bateau mettait le feu dans tout un quartier : la Seine s'indignait plus souvent des barrières que chaque riverain osait lui imposer , et elle se levait menaçante , elle arrachait des pilotis , renversait des pignons , entraînait des arches chargées de boutiques et de marchands , engloutissait et dispersait les débris , excepté quelquefois un berceau d'enfant qu'on retrouvait flottant à la dérive , comme celui de Moïse sur le Nil. Mais ces graves enseignemens n'étaient pas écoutés , et le lendemain de la ruine d'un pont , les ouvriers se mettaient à l'œuvre pour le réédifier au même endroit et avec les mêmes vices de construction : seulement les bons bourgeois écrivaient sur la garde de leur livre d'heures : *Ce jour d'hui... en l'an de grâce du Seigneur... le pont... a chû dans la rivière avec un merveilleux dégât ; on le refait aux dépens du roi et de la ville ; le nouveau pont sera le plus beau qui fût jamais vu*. Deux ans après , le beau pont tombait de même que les précédens.

Le *Petit-Pont*, est le plus ancien de Paris, du moins la place qu'il occupe; car, avant que Jules-César eût soumis *Lutèce* à la domination de Rome, un pont de bois à cette place communiquait à l'île de la Cité qui renfermait toute la ville composée de cabanes rondes et basses. Ce pont fut brûlé une première fois par les habitans révoltés avec une partie des Gaulois, contre Labienus, lieutenant de César. Il fut renversé par les glaces, lorsque les Normands assiégèrent Paris en 886; à cette époque, ce pont était protégé par une forteresse, nommée le *Petit-Châtelet*, qu'on a démoli peu d'années avant la révolution. Cette forteresse avait résisté, disait-on, aux attaques des Romains. Nos grands-pères se souviennent encore de ces grands murs noirs, où s'ouvraient à peine d'étroites fenêtres grillées, rongées par les siècles et par l'humidité de la rivière, ombragées de plantes grim-pantes qui en faisaient une ruine pittoresque, en regard de son contemporain, le palais des Thermes.

Au douzième siècle, le *Petit-Pont* est en pierre: c'est un évêque de Paris, Maurice de Sully, qui le fait rebâtir, pour que les fidèles de l'autre rive puissent se rendre aux cérémonies de son église; pour que les pauvres et les malades n'aient pas à payer le transit aux bateliers, en allant présenter leurs infirmités et leur misère aux reliques de la cathédrale, aux aumônes de l'Hôtel-Dieu.

Au treizième siècle, ce sont des orfèvres et de riches marchands, sans doute des Juifs, qui se sont emparés du *Petit-Pont* et qui en ont fait un bazar resplendissant d'orfèvrerie, d'étoffes de brocart et des marchandises de l'Orient, avec lequel les Croisades avaient établi des rapports fréquens de commerce et de religion. Mais comme ce pont en bois fut détruit par les eaux en 1280, 1296 et 1325, on attribua probablement aux Juifs qui l'habitaient ces catastrophes successives dont le fleuve et l'ignorance des maîtres des ponts étaient

seuls coupables; car dans ce temps, les pauvres juifs se trouvaient en butte à de cruelles persécutions encouragées par l'aversion populaire, et ils se couvraient en vain du nom de Lombards pour échapper à la prison, au fouet, au bannissement et à la confiscation.

En 1394, un juif, appelé Denis de Machault, se convertit et abjura le judaïsme, pour se délivrer des dangers attachés à son culte; mais il disparut l'année suivante, et ses co-religionnaires furent accusés de l'avoir tué en punition de son apostasie. Sur ce soupçon, sept juifs entrèrent dans les prisons du Châtelet: on les jugea, on les condamna à recevoir le fouet par tous les carrefours de Paris, quatre dimanches consécutifs. Ils subirent la moitié de la peine, et ils obtinrent de racheter le surplus par une amende de 1800 écus d'or, lesquels servirent à reconstruire en pierre le *Petit-Pont*. Cet usage de l'amende prouve que l'apostat Denis de Machault demeurait sur ce pont ou bien y avait péri. Une grande croix de pierre fut érigée en même temps derrière l'Hôtel-Dieu, pour faire mention de l'emploi qu'on avait fait de l'argent des Juifs.

Mais ce pont ne fut pas plus durable que les autres; il tomba l'année suivante, et Charles VI qui était un infatigable bâtisseur de ponts, le fit refaire à grands frais: ce pont, grâce à de fréquentes réparations, subsista jusqu'en 1718, où il fut détruit de fond en comble par un incendie. Un enfant se noya le 20 avril de cette année-là sous le *Petit-Pont*; sa mère éplorée cherchait le corps de la victime que le fleuve ne lui avait pas rendu; le soir, elle prit un pain bénit au nom de saint Nicolas, y planta un cierge allumé, le mit dans une écuelle de bois et abandonna l'écuelle au fil de l'eau, dans l'espoir que, par la permission du saint, l'écuelle s'arrêterait d'elle-même à l'endroit où était le noyé. Mais l'écuelle s'en alla vers deux bateaux de foin amarrés au-dessus du pont de la Tournelle; le foin

s'alluma tout-à-coup, et les cordes qui retenaient les bateaux étant brûlées, ces masses enflammées vinrent s'échouer contre les piles du Petit-Pont qui prit feu avec violence; les maisons s'embrasèrent en un instant, et tout était en cendres au bout de deux heures.

Cet événement, dont la clarté lugubre effraya Paris et surtout les habitans des ponts, produisit deux sages ordonnances de police. Défense fut faite aux bateaux de conduire des fourrages sous les ponts; et le Petit-Pont, reconstruit en pierre avec beaucoup de solidité, ne supporta plus deux rangées de maisons que remplacèrent des parapets, plus favorables au plaisir de la vue et à la circulation de l'air. Le pont était ainsi à l'abri du feu, et, depuis un siècle, il a été battu en vain par les glaçons et par les débordemens de la Seine.

UNE JEUNE ANTIQUAIRE.

Correspondance.

Que Paris est beau ! qu'il sera plus beau encore ! quelle joie de vieillir pour voir son pays se couvrir de monumens, s'enrichir de chefs-d'œuvre dans tous les arts, croître en abondance, en industrie, en bien-être au profit des pauvres, tout en devenant pour les riches comme un nouvel Eden sur la terre ; tandis que par sa littérature et ses modes, il se fait des amis de ces peuples qui naguère étaient ses ennemis. Quand tu viendras nous visiter, je veux être ton *cicerone*, j'irai au-devant de toi jusque sur le pont de Neuilly ; en le traversant, je te dirai : Ce fleuve que tu vois à tes pieds est la Seine, qui s'en retourne après avoir fait un détour pour traverser Paris ; car elle sait, la coquette, qu'elle est plus célèbre par les faits qui s'y passent que par la profondeur

de ses eaux ou l'étendue de ses rives. A gauche, une habitation se cache à tes yeux ; tu n'aperçois que ses îles verdoyantes... C'est la *villa* du Roi, c'est le château de Neuilly. Voilà le village dont Foulques était curé. Ville-Hardouin, notre premier historien, a dit en parlant de ce saint homme : « Scachiez que en 1198, altems » d'Innocent III, apostolle de Rome, et » Philippe, roi de France, ot un saint » homme qui ot nom Folques de Neuilli : » il ere (était) prêtre, et tenoit le paroiche » de la ville : et cil Folques commença a » parler de Dieu par France et par les » autres terres encor, et notre sires fit » maint miracle par lui ; » et Folques le méritait bien, car s'il prêcha les Croisades avec un zèle que maintenant nous trouvons trop ardent, il dota des filles honnêtes, prêcha contre la coquetterie, contre l'usure ; beaucoup de femmes revinrent de leurs égaremens, et des usuriers déposèrent dans ses mains le fruit de leurs rapines : tu vois que ce village, qui te paraît tout nouveau, a cependant de bien vieux souvenirs !

Voilà le bois de Boulogne, où le dimanche les bons Parisiens se réjouissent de diner en famille. C'est ici que les élégans viennent caracoller, que les jeunes mères se promènent en calèche avec leurs beaux petits enfans. Mais, hélas ! le mal est toujours à côté du bien ; c'est dans ce bois qu'ont lieu ces *rencontres*, que se donnent ces rendez-vous d'honneur, comme faussement on les appelle... Pardon si je t'attriste. Regarde vite en face de toi, c'est l'arc de triomphe de l'Etoile, dont la première pierre a été posée sous Napoléon I^{er} en 1806, et que l'on vient de terminer, en 1836, sous Philippe I^{er}. Ce monument est dédié aux armées françaises. Voilà le nombre de nos victoires depuis 1792 jusqu'en 1814 : trois cent quatre-vingt-quatre ! Il y a de quoi être fière, n'est-ce pas ? tu peux lire les noms des généraux qui se sont distingués dans ces combats, nous allons peut-être en rencontrer quel-

ques-uns, car nous n'attendons pas que nos grands hommes soient morts pour les proclamer *Grands*, bien que le poète Le-brun ait dit :

La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Ces boulevarts qui, comme deux bras, s'étendent de chaque côté de la route, vont embrasser Paris. Dans ces deux monumens bizarres qui sont liés par cette grille, se paient les octrois, revenus immenses employés à l'embellissement de la capitale. La porte est ouverte; entre, ma bonne petite; te voilà dans Paris, au milieu des Champs-Élysées. Ce dôme doré que tu aperçois de loin s'élever sur ce ciel gris lilas que nous envoie l'automne, c'est l'Hôtel des Invalides : « Grande pensée d'un grand roi pour un grand peuple, » a dit M. de Châteaubriand... Mais je m'arrête, nous allons arriver en face de l'obélisque de Louqsor, qui vient d'être dressé sur son piédestal, et dont je t'ai envoyé l'histoire et le portrait dans le numéro VIII de la première année, et tu aurais vu dans cette place tant de choses belles et diverses que tu ne m'aurais plus écoutée... J'attendrai maintenant que tu viennes me faire des questions. Si cela pouvait être bientôt!... En attendant, reprenons nos travaux accoutumés.

FLEURS EN PAPIER.

OEILLET.

Fais acheter une pince, 50 centimes.

Du papier blanc ou jaune, à 15 centimes la feuille.

Un petit pinceau, 10 centimes.

Du carmin, pour 50 centimes.

Des calices, 30 centimes la douzaine.

Des feuilles assorties, 50 centimes la grosse.

Détache quelques brins de la barbe d'une plume d'oie.

A présent, supposons que tu veuilles faire un œillet blanc panaché, prends du papier blanc, absolument comme la

cuisinière bourgeoise, qui, pour faire un civet de lièvre, vous dit : Prenez un lièvre. Prends donc du papier blanc, taille six ronds sur le rond pointé du modèle n° 1, plie un de ces modèles en trois, arrondis-le du haut, cela te formera huit parties; déplie ce modèle pour le plier en deux et le découper en petites dents tout autour, comme le modèle n° 1, qui ne t'indique qu'une moitié seulement. Déplie ce modèle, étends-le sur une feuille de papier blanc; délaie, avec un peu d'eau, du carmin dans une soucoupe, dans ce carmin trempe le pinceau, passe-le légèrement sur les huit parties de ce modèle, en partant du centre, et en suivant l'espace indiqué par les trois lignes pointées. Lorsque ces huit parties seront ainsi panachées, et que le carmin sera sec, retourne ce modèle pour panacher l'autre côté; puis, quand il est sec, avec tes ciseaux, sépare les huit parties jusqu'au centre; alors, tu plies ce modèle en quatre, il sera semblable au n° 2. Tiens le côté le plus large entre le pouce et l'index de ta main gauche, prends le plus étroit entre le pouce et l'index de ta main droite, roule ce modèle en le tournant le plus possible, et tu auras le n° 3; déroule-le pour le rouler encore, en le tournant dans l'autre sens, et fais subir aux cinq autres modèles la même opération. Il faut quatre modèles pour l'œillet. Gardes-en deux pour le bouton ouvert. Ne déplie ces modèles qu'au moment de les placer.

Le n° 4 représente trois des plus longs brins de la barbe d'une plume d'oie; il en faut cinq : trois pour l'œillet, deux pour le bouton ouvert; frise ces trois brins l'un après l'autre, en les tenant par le bas, entre le pouce et l'index de ta main gauche, et en faisant passer le haut entre le pouce de ta main droite et le dos des lames de tes ciseaux.

Choisis un fil d'archal n° 2; à l'une des extrémités, attache ces trois barbes avec de la soie pistache, recourbe le fil d'archal par-dessus.

POUR L'OEILLET.

Prends un des modèles n° 1; déplie-le pour le plier en deux, formes-en une espèce de cornet, dont, avec de la soie, tu attaches la pointe au bas des barbes. Fais de même d'un second modèle n° 1, que tu attaches en face du premier, et ainsi pour les deux autres. Arrête la soie solidement, coupe le fil d'archal, recourbe-le sur la soie, prends un calice, ouvre-le, mets de la gomme dans le fond, et entres-y l'œillet avec la pince, qui te sert aussi à l'enfoncer fortement.

POUR LES FEUILLES.

Plie-les en deux dans leur longueur, depuis le bas jusqu'à la pointe. Il faut huit grandes feuilles pour la tige de l'œillet, six moyennes pour le bouton ouvert, et quatre petites pour le bouton fermé.

POUR LES BOUTONS OUVERTS.

Prends un fil d'archal n° 2, attaches-y les deux barbes et les deux modèles n° 1 qui te restent; coupe le fil d'archal, puis introduis-le dans le calice, que tu attaches à un fil d'archal, n° 2. Choisis une bande de papier n° 2; avec de la gomme, colle-la au bas du calice, couvre le fil d'archal avec ce papier, jusqu'à une certaine distance, déchire-le, colle-le en le mouillant avec tes lèvres; prends deux des six moyennes feuilles, attache-les face à face autour du fil d'archal, couvre-le de papier un peu plus bas, déchire-le; attache deux feuilles face à face, couvre de papier, déchire-le un peu plus bas; attache les deux dernières feuilles face à face, couvre de papier, que tu déchires et colles avec de la gomme.

POUR LES BOUTONS FERMÉS.

Prends un calice, ne l'ouvre pas, attache-le à un fil d'archal n° 2, couvre-le de papier n° 2, et place les quatre petites feuilles comme au bouton ouvert.

POUR MONTER LA BRANCHE D'OEILLET.

Prends un fil d'archal n° 2, attaches-y l'œillet, entoure ce fil d'archal d'un léger brin de ouate, couvre-la d'une bande de papier n° 2; un peu plus bas attache deux des huit feuilles, couvre de papier; un peu plus bas, attache le bouton ouvert, couvre de papier; un peu plus bas, attache deux feuilles, couvre de papier; attache le bouton fermé, couvre de papier; un peu plus bas, attache deux feuilles, couvre de papier; puis, encore deux feuilles, couvre de papier, et colle-le avec de la gomme. Grâce au ciel, j'ai fini! cela a dû bien t'ennuyer, si tu m'as lue tout d'une haleine; mais c'est à moitié ta faute, car je t'avais priée de ne me lire qu'à mesure que tu exécuterais les ouvrages que je t'indique.

A présent, comme *qui peut plus peut moins*, tu pourras faire aisément des œillets tout roses, tout jaunes, tout blancs ou tout rouges, en peignant le papier blanc avec du carmin.

Orner la table à manger est un soin qui nous regarde. Voyant à regret tomber les feuilles de la vigne, désirant les remplacer, j'ai choisi, toujours rue Mauconseil, du papier gros vert glacé à dix centimes la feuille; j'ai découpé ce papier, avec des ciseaux, sur le modèle n° 5, j'ai étendu ces feuilles sur une couverture à repasser, et j'ai marqué les côtes en les creusant avec la pointe arrondie de mes ciseaux. Place ces feuilles sur des assiettes de dessert, et dresse les fruits dessus: cela égaye la table, et c'est fort important; nous n'avons guères que ce moment pour voir notre père et nos frères, ces messieurs ont souvent des occupations qui les éloignent de nous, et quand il s'en rapprochent, il faut au moins que ce soit pour être plus heureux!

Les petits semés, qui remplissent ces feuilles sont jolis, brodés sur des fonds de bonnets, de gilets; les plus grands semés, en les espaçant, peuvent servir pour

robes. Les feuilles nuancées en laine verte, brodées au passe ou au crochet sont bien distinguées.

Le n° 6 est le fond d'un bonnet taillé sur un quart de large.

Le n° 7 est la passe de ce bonnet, dont la couture est placée sur le front.

Le n° 8 est le mètre qui sert à tailler ce bonnet dix fois plus grand, et le n° 9 est ce bonnet tout monté. Il est orné de velours rose, bleu ou ponceau. Sous ces velours on place une paille, afin qu'ils soient bien tendus.

Ceci n'est pas plus amusant que le commencement de ma lettre, j'en éprouve de l'ennui, et j'ai bien peur pour toi, car cela se gagne!... si nous parlions toilette? essayons!

Les chapeaux sont un peu plus bas de fond et un peu plus grands de forme que l'année dernière. Je te conseille une capotte à coulisse, de satin ou de gros de Naples noir, les nœuds à gauche avec un long bout pendant, ou bien un chapeau de peluche blanche, verte, ou bleue foncée, avec un nœud, formé de rubans de satin pareil, appelé *nœud d'épée*, ou bien d'un dahlia, ou bien encore d'une rose. Je t'apprendrai à faire cette *reine des fleurs* dans le prochain numéro.

Les étoffes qui nous conviennent le mieux sont : le mérinos bleu pâle ou foncé, le gros de Naples noir ou gros vert, et la mousseline de laine unie, ou peinte de toutes les couleurs.

Pour coiffure, les cheveux à l'anglaise sont toujours portés à la ville, mais au bal ils doivent se défriser trop vite, et si les beaux cheveux bien frisés, bien soignés, sont notre parure, il n'en est plus de même lorsqu'ils pendent défrisés, en désordre.....

Hélas! ceci n'est pas plus amusant que le milieu de ma lettre, et de dépit je suis prête à pleurer.... Car j'ai beau me dissimuler pourquoi je suis triste, c'est que la quatrième année de notre correspondance est finie : je vais te dire adieu, peut-être

pour toujours!... Qu'un mot de toi me rassure, et nous recommencerons à causer ensemble... Tu le voudras, n'est-ce pas? cet espoir me console, et c'est gaîment que je te dis : non pas adieu, mais à bientôt!

Tu sais si je suis tout à toi.

J. J.

Éphémérides.

19 décembre 1795. Madame, fille de Louis XVI, sort de la prison du Temple.

Depuis la journée du 10 août, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la nièce de Madame Élisabeth, la sœur du jeune et malheureux dauphin, était restée captive au Temple. Pour aller à l'échafaud, son père, sa mère, sa tante étaient sortis de cette prison : son frère n'en avait jamais sorti, car le pauvre enfant y avait subi une mort plus cruelle, plus lente que celle qui tombe de la hache du bourreau. La délivrance de Madame était depuis quelque temps l'objet des négociations du cabinet autrichien; ces négociations obtinrent un résultat : la princesse fut mise en liberté, et échangée contre les représentans français que le général Dumouriez avait livrés aux troupes autrichiennes.

Mosaïque.

Une mère sur la terre doit être pour sa famille ce que, dans le ciel, la Vierge Marie est pour l'humanité.

VICTOR LEROUX.

Nous nous préparons des peines, toutes les fois que nous cherchons des plaisirs.

BUFFON.

TABLE

DÈS MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

(ANNÉE 1836.)

INSTRUCTION.

De la distribution des climats à la surface de la terre, par M. R...d, 1. — Souvenirs d'Italie, Gustave au comte B..., sixième lettre par M^{lle} Félicie d'Ayzac, 33. — Des hiéroglyphes, par M. Arago, 65. — Nouvelles découvertes dans la lune, par M. R...d, 97. — Herbier, par M^{lle} Evelina Piet, 129. — Des jeux alternatifs de l'océan et de la terre, par M. R...d, 161. — Une nuit d'été à Rome, par M. d'Arlens, 193. — Du Mahométisme, première lettre à M^{lle} Coraly R..., 225. — Souvenirs d'Italie, Gustave au comte B..., septième lettre, par M^{lle} Félicie d'Ayzac, 257. — Excursion aux ruines de Jumièges, par M^{me} Constance Duplessis, 289. — Du mouvement des étoiles, par M^{me} Marie Daguénay, 321. — Hygiène de la bouche, par M. Alphonse Toirac, 353.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Revue littéraire, par M^{me} Alida de Savignac, 5. Souvenirs d'un voyage en Orient, par M. de Lamartine, 36. — La vie intime, poésies, par M. A. de Latour, 67. — Lettres inédites de M^{lle} de Scudéry à M. Godeau. — Vengeance de San-Pedro, 99. — Morale en action du christianisme, 130. — Mémoires et souvenirs de M^{me} la comtesse Merlin, premier article, 167. — Les derniers Bretons, par M. E. Souvestre, 196. — Marie, ou l'esclavage aux Etats-Unis, par M. Gustave de Beaumont, 229. — Mémoires et souvenirs de M^{me} la comtesse Merlin, dernier article. — Contes et récits, par M^{me} Cherbuliez, 262. — Voyage pittoresque en Amérique, dernier article, 293. — Essais sur la littérature anglaise, par M. de Châteaubriand. — Compiègne et ses environs, par M. Léon Ewig, 325. — Minéralogie des gens du monde, par M. Reynaud, 357.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Littérature étrangère, par M^{lle} R. F., 8. Joseph Addison, un Rêve extravagant. Fragment anglais, — 38. Melchior Cesarotti, La Notte. Fragment italien, — 67. Jacques Thomson, Vers sur la mort de sa mère. Fragment anglais, — 100. Clizia, Roméo et Juliette. Fragment italien, — 133. Dryden. Paraphrase. Fragment anglais, — 171. Laurent de Médicis. La Justice. Fragment italien, — 200. Gray Sélima, Fragment anglais, par un jeune enfant, — 232. Dominique Burchiello. La Fourmi voyageuse, Fragment italien. — 265. Byron. Les Ténébres. Fragment anglais, — 296. Guittone di Arezzo. Sonnet à la vierge Marie. Fragment italien, — 296. Logan. Ode au coucou. Fragment anglais, — 360. Jérôme Tartarotti. L'espérance et la possession. Fragment italien.

ÉDUCATION.

Richard-Sans-Peur, légende, par M^{me} Alida de Savignac, 11. — Une sœur, par M^{me} Victorine Collin, 18. — Rébecca, par M^{me} Juliette Bécard, 40. — Une métamorphose, par M^{me} Eu-

génie Foa, 49. — La lecture des évangiles, par M^{me} Alida de Savignac, 54. — Louise de Lorraine, par M^{me} Eugénie Foa, 72. — La rose rouge, par M^{me} Juliette Bécard, 82. — La Fontaine de Ste-Rose, par M^{me} Julie de la Faye-Brehier, 101. — Déception, par M. Adolphe Jadin, 109. — Les petits souliers, par M. Hégésippe Moreau, 115. — Indri la curieuse, légende indienne, par M. Ernest Fouinet, 135. — Les femmes illustres, galerie nationale, cinquième tableau, Jeanne d'Arc, par M. Hégésippe Moreau, 143. — Un épisode du château Ventadour, chronique, 1389, par M. Etienne Enault, 172. — Esquisse d'un travers, par M^{me} Juliette Bécard, 179. — Un Rayon de soleil, par M. Alphonse Karr, 186. — La Sœur du conscrit, par M^{me} Eugénie Foa, 201. — La pièce de Mariage, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 209. — Les femmes illustres, galerie nationale. Marguerite de Valois, sixième tableau, par M. Achille Jubinal, 233. — Le berceau de Moïse, par M^{me} Julie de la Faye-Brehier, 239. — Macaria, ou les Héraclides, par M. Hégésippe Moreau, 242. — Une visite à la maison royale de Saint-Denis, par M^{me} Emma Ferrand, 247. — Un réve de vieillard, par M^{me} Juliette Bécard, 270. — Les deux briques du Diable, légende fantastique, par M. Etienne Enault, 278. — La fille du Mandarin, par M^{lle} Louise Hutz, 297. — Le Serment, par M^{me} Victorine Collin, 302. — Berthe et Iseult, par une abonnée, 308. — Les deux époques, par M. Adolphe Jadin, 329. — Les femmes illustres, galerie nationale. St Geneviève, septième tableau, par M. Henry Martin, 337. — Ivonnette, légende bretonne, par M^{me} Alida de Savignac, 360. — Saint Paul, par M. Alphonse Karr, 370.

POÉSIE.

Le petit joueur de harpe, par M. Paul Lacroix, 26. — Le bal des pauvres, par M. de P...y, 60. — Le Temps pascal, par M^{me} Amable Tastu, 89. — La mort d'un chat, par M. Antoine de Latour, 120. — La sœur du Tasse, par M. Hégésippe Moreau, 150. — Les Oiseaux, par le même, 186. — L'aumône, par M. Antoine de Latour, 216. — Un Sauvage à un Européen, par M^{me} Anaïs Ségalas, 250. — Fragment d'un poème, par M^{me} Louise Collet, née Révoil, 283. — Billet anonyme, par feu Félix Davin, 313. — Le bouquet sous la croix, par M^{me} Desbordes-Valmore, 344. — L'Enfant de chœur, par M^{me} Anaïs Ségalas, 373.

REVUE DES THÉÂTRES.

Théâtre de l'Opéra-Comique. La grande Duchesse, drame lyrique en 4 actes, paroles de MM. Merville et Mélesville, musique de M. Carafa, 29. — *Opéra-Comique.* L'Eclair, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. de Saint-Georges et Planard, musique de M. Halevy, 61. — *Théâtre Français.* Lord Novart, comédie en 5 actes et en prose, par M. Empis, 94. — *Académie Royale de Musique.* Les Huguenots, opéra en 5 actes,

Ayuntamiento de Madrid

paroles de M. Scribe, musique de M. Meyerbeer, 122. — *Théâtre Français*. Une Famille au temps de Luther, tragédie en un acte, en vers, de M. Casimir Delavigne. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Les Chaperons blancs, opéra comique en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, 153. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Sarah, ou l'Orpheline de Glencoe, musique de M. Grisar, paroles de M. Mélesville, 188. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Le Luthier de Vienne, opéra en un acte, paroles de MM. Saint-Georges et Leuven, musique de M. Monpou, 217. — *Revue des Théâtres*, 252. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Le Chevalier de Canolle, opéra comique en trois actes, paroles de M^{me} Gay, musique de M. de Fontmichel, 284. — *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Le Diadème, ou la Gageure arabe, opéra comique en deux actes, paroles de MM. Saint-Aulaire et Locré, musique de M. Godfroid, 315. — *Académie Royale de Musique*. La Fille du Danube, ballet. — *Théâtre Français*. Marie, comédie en trois époques, par M^{me} Ancelot, 345. — Le Mauvais Œil, opéra comique, paroles de MM. Scribe et Lemoine, musique de M^{lle} Loisa Puget, 375.

MELANGES.

Album des antiquités de Paris. Hôtels Saint-Pol et des Tournelles. Septième article, par une jeune antiquaire, 27. — Album des antiquités de Paris. Hôtels Saint-Paul et des Tournelles. Huitième article, par la même, 219. — Notice nécrologique, par M. Henry Martin, 285. — Album des antiquités de Paris. Les vieux Ponts. Neuvième article, par une jeune antiquaire, 376.

BEAUX-ARTS.

Salon de 1836, par M^{me} Alida de Savignac. Premier article. *Peinture*. MM. Horace Vernet, feu Gros, Auguste Couder, Larivière, Steuben, et feu Léopold Robert, 92. — Deuxième article. *Tableaux de piété*. M^{me} de Herein, MM. Eugène de Lacroix, Navez, Mercier, Bezard, Ansiaux, Delavale, Léhmman, Signol, Ducaine et Balthazard. MM. Durant, Léon Coignet, Hesse, Victor Schnetz, Robert Fleury et Canon, 124. — Troisième et dernier article. *Portraits*. Steuben, Champmartin, Henri Scheffer, Lepaulle, Larivière, de Dreux-Dorey et Dubulle. M^{mes} Lafon, Caroline Swagers, Clotilde Gerard. M. Jules Rousseau. *Portraits en miniature et à l'aquarelle*. M. Isabey; M^{mes} de Mirbel, Félicie Watteville, Eulalie Singry, de Harne. *Scènes familiales*. M^{mes} Adèle Martin, Eugénie Pénavère. *Marines*. MM. Gudrin, Isabey. *Paysages*. M^{mes} Empis, Eudoxie de Neef, MM. Ulrich et Cabat, 156.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Procédé pour nettoyer les étoffes de laine, 189. — Cerises à l'eau-de-vie, 220. — Le Dahlia, 253. — Procédé pour nettoyer les étoffes de soie, 349.

TRAVAUX DE FEMME.

Correspondance, par M^{me} J. J., page 29, planche I. Patrons de robes et de manteaux. — Page 62, planche II. *Tapiserie*, Bonnet grec, sac à tabac. *Broderie*, Manchette, entre-deux, patron

de chemisette, Page 94, planche III. — *Broderie*, Col pélerine, coin de mouchoir, entre-deux, semé, bourse de queteuse. — Page 126, planche IV. *Broderie*. Alphabet, Coins de taie d'oreiller, semé pour gilet ou cravatte — Page 159, planche V. *Broderie*. Alphabet, suite et fin. Dessin pour col et garniture de col, semé pour cravates, gilets ou bonnets. — Page 190, planche VI. *Broderie*. Fonds de bonnet et patrons, alphabet pour marquer le linge. — Page 221, planche VII. *Broderie*, Fichu, Patrons de robes. — Page 254, planche VIII. *Tapiserie*. Coussin de pied. *Broderie*. Semé pour robe ou gilet, entre-deux. — Page 286, planche IX. Essuie-plumes, patron de col. *Broderie*. Semé pour fond de robe et de gilet, entre deux ou dessin pour col et mouchoir. — Page 316, planche X. *Fleurs en papier*. Dahlia. *Broderie*. Corne de mouchoir, dessin pour volant, garniture de col ou de redingote. — Page 349, planche XI. *Fleurs en papier*, Coquelicot. *Broderie*. Col, semé, corne de mouchoirs. — Page 379, planche XII. *Fleurs en papier*. OEillet. *Découpures*: Feuilles de vigne. *Broderie*: Semés. Patron de bonnet.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER. Jour fixé pour la liberté de la Suisse, 31. — FÉVRIER. Abolition de la Question en France, 54. — MARS. Fête du parrain chez les Juifs, 96. — AVRIL. Jean, dit Sans-Terre, fait périr Arthur, son neveu, 128. — MAI. Fondation de St.-Pétersbourg, 160. — JUIN. Loi somptuaire en France, 192. — JUILLET. Prise de Jérusalem, 223. — AOÛT. Eruption du Vésuve, 255. — SEPTEMBRE. Incendie de Londres, 288. — OCTOBRE. Bataille d'Hastings, 320. — NOVEMBRE. Concile de Tolède, 352. — DÉCEMBRE. Madame sort de la prison du Temple, 382.

LITHOGRAPHIE.

Le château de Ventadour, par Jules David, page 161. — Marguerite de Valois, par le même, page 225. — La fille du Mandarin, par Nap. Thomas, page 289. — Saint Paul, par le même, page 351.

GRAVURES.

L'Ange gardien, dessiné par Nap. Thomas, d'après le tableau de Decainses, gravé par Damours, page 197. — *Jeanne d'Arc*, dessinée par Nap. Thomas, d'après le tableau de Durupt, gravé par Damours, page 129.

GRAVURES DE MODES.

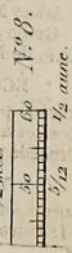
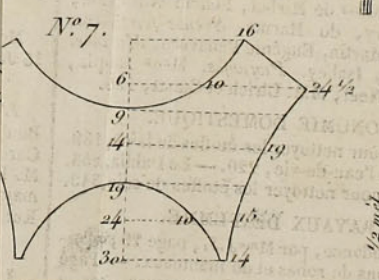
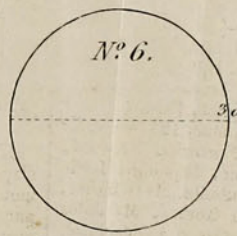
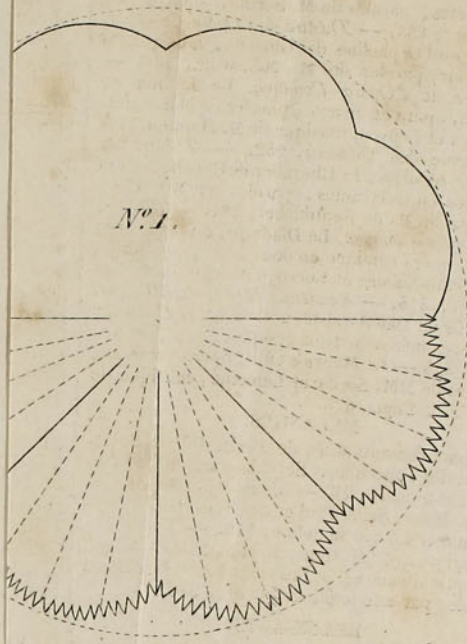
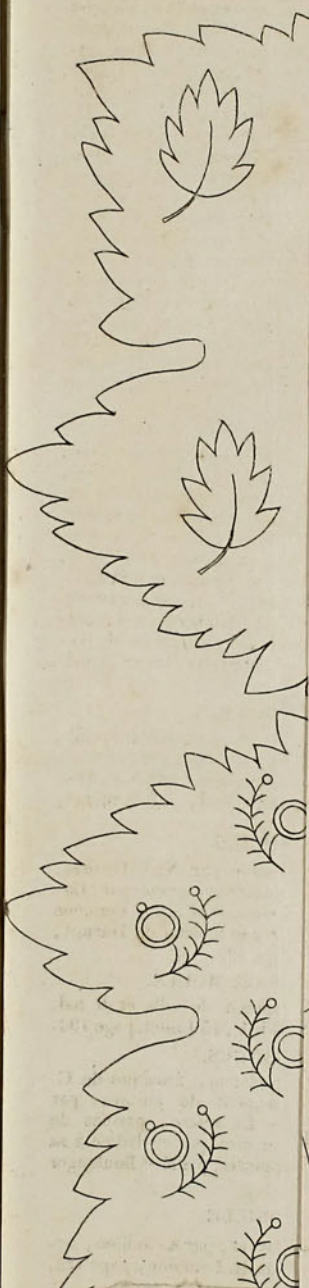
Modes coloriées. Toilettes de ville et de bal. 15 Janvier, page 1. — Idem, 15 Juillet, page 193.

ROMANCES.

L'étoile qui brille, romance, musique de C. Boulanger, accompagnement de guitare, par Carcassi, page 33. — *La prière*, paroles de M. H. Dugied, mise en musique et dédiée à sa majesté la reine des Français, par M^{me} Boulanger Kunzé, page 257.

QUADRILLE.

Les Laveuses du Couvent, par A. Jullien, arrangé pour le piano, par H. Lemoine, page 322.



N^o 5.

N^o 1.

N^o 2.

N^o 4.

N^o 6.

N^o 7.

N^o 8.

N^o 9.

N^o 3.

— Broderie, entre-deux, 26, planche d'oreiller, 59, planche Dessin pour ravates, gilet VI. Brophabiet pour planche VII. — Page 254, pied. Brore-deux. — nes, patron e robe et de et mouchoir. pier. Dahlia. pour volant, — Page 349. elicot. Bro— Page 379. et. Découpu- emés. Patron

de la Suisse, on en France, es Juifs, 96. péric Arthur, e St.-Peters- e en France, em, 223. — SEPTMBRE. Bataille ncile de To- ort de la pri-

Jules David, par le même, ar Nap. Tho- ar le même,

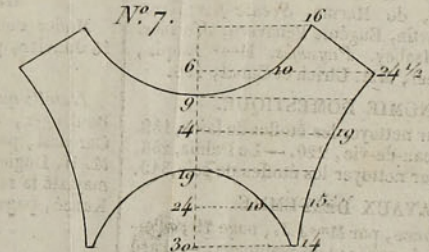
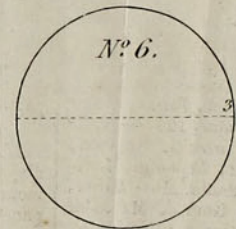
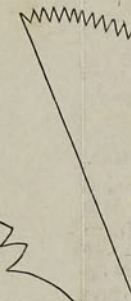
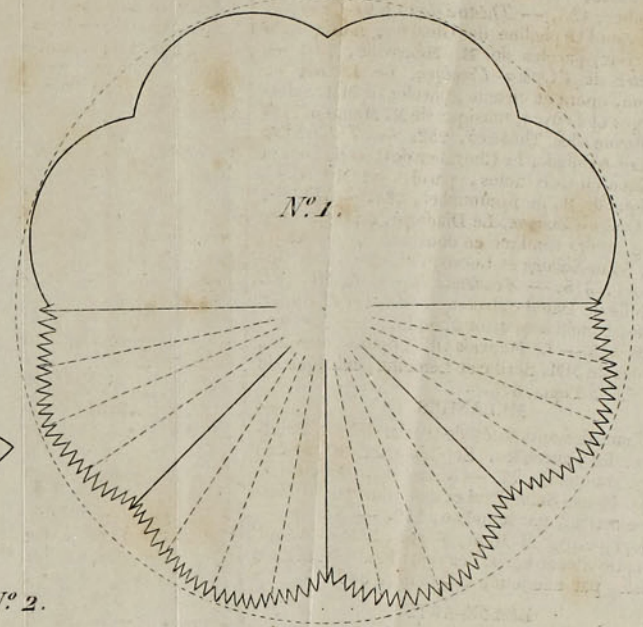
ap. Thomas, avé par Da- rc, dessinée de Durupt,

S. lle et de bal- let, page 193.

sique de C. guitare, par paroles de t dédiée à sa me Boulanger

Jullien, ar- e, page 322.

RAIS.



Ayuntamiento de Madrid